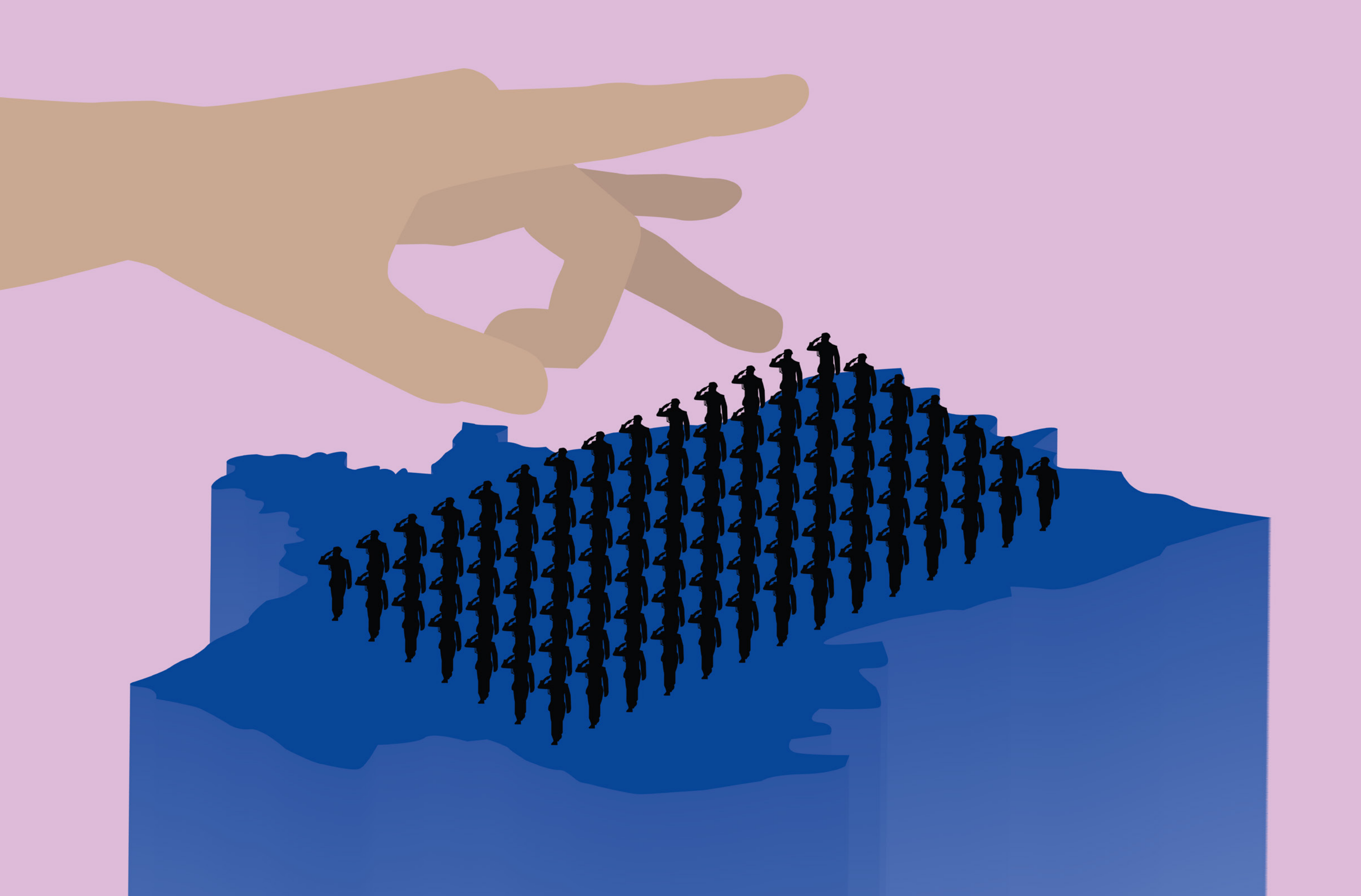
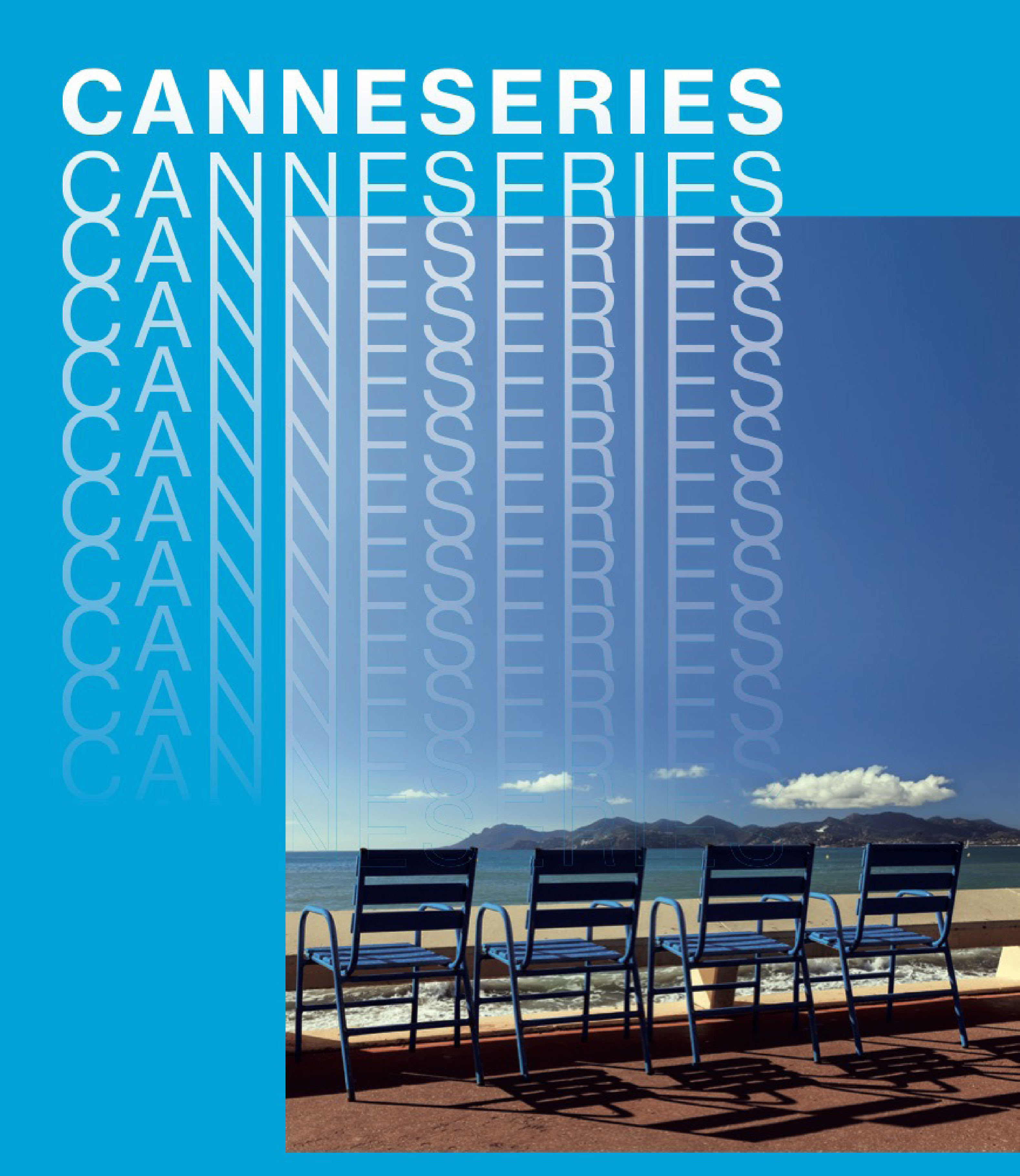
# maze

MARS 2018 71



## SERVICE NATIONAL UNIVERSEL

FAUSSE BONNE IDÉE




Saison 1
04—11 avril 2018
INTERNATIONAL CANNES
SERIES FESTIVAL

#canneseries
canneseries.com

# ÉDITO

On est parfois si investi.e dans un projet qu'il est difficile de prendre du recul, de réfléchir à l'évolution de notre environnement immédiat. On est parfois tellement engagé.e.s dans une voie qu'on ne se rend même pas compte que l'on passe un temps fou à l'explorer.

Les formes d'engagement sont plurielles, elles ne se définissent que par nos actions, par ce que nous accomplissons réellement. Notre rédaction, l'équipe de plus de cent bénévoles que nous formons au sein du magazine Maze, en est un exemple. Les rédactrices et les rédacteurs qui ont composé les milliers d'articles que nous avons publié depuis 2011 ne sont pas venu.e.s avec la volonté de s'engager dans un projet associatif, d'intérêt général. Elles et ils sont venu.e.s avec l'envie de s'exprimer autour de sujets qui les passionnent, de rencontrer des personnes venues de toute l'Europe et même d'ailleurs, d'échanger et de découvrir de nouvelles choses. C'est ça, s'engager.

La force de cet engagement, c'est le choix. Le choix de pouvoir s'engager, pour une cause qui nous importe, pour une association par le bénévolat ou par le service civique, pour soi-même, pour la planète, pour un projet politique, et pour tout ce qu'on peut encore imaginer. L'engagement est partout.

Au-delà d'un média engagé, nous sommes un média d'engagé.e.s, et nous pensons que toute personne doit pouvoir s'engager, en se sentant libre, et légitime pour le faire. C'est ce que nous défendons, une nouvelle fois, dans ce numéro. L'obligation n'est pas une solution.

**Baptiste Thevelein**
Directeur de la publication et de la rédaction

maze

Le magazine Maze est gratuit et est édité par l'association loi de 1901 Inspira, déclarée le 11 mai 2012 à la sous-préfecture de Cherbourg-Octeville et parue au journal officiel le 26 mai 2012. Le siège social de l'association est situé au 8 rue Voltaire, 50130 Cherbourg-en-Cotentin. Adresse de gestion : 23 rue Dagorno, 75012 Paris.

RNA : W502002188. SIREN : 751793555. ISSN : 2259-7867. CPPAP : 0920W91947.
Maze Magazine est une marque déposée de l'association Inspira en France et dans d'autres pays.

Le directeur de la publication est Baptiste Thevelein. L'hébergement du site web maze.fr est assuré par la société Infomaniak Network SA (26, Avenue de la Praille, 1227 Genève, Suisse). Le magazine Maze est le titulaire officiel et exclusif des droits de propriété intellectuelle portant sur son contenu en France et dans le monde entier (sauf mention contraire).



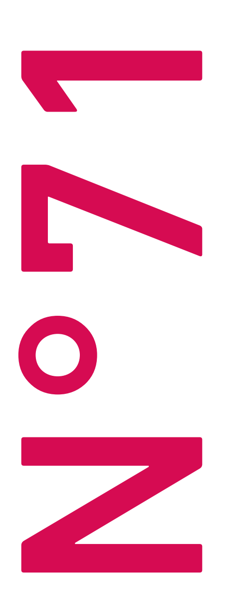
L'association Inspira et ses projets sont entièrement bénévoles, les comptes arrêtés et les différents documents afférents à la vie statutaire de l'association sont accessibles sur simple demande par email à l'adresse info@inspira.fr.

Le magazine Maze est régi par des conditions générales d'utilisation et une politique de confidentialité. Vous pouvez consulter ces documents sur maze.fr/mentions-legales.

Vous pouvez contacter la rédaction du magazine Maze en utilisant le formulaire disponible sur la page « Contact » du site maze.fr.

**Illustration de couverture :**
María Fernanda Callejón Ferrer pour Maze Magazine.

# CE MOIS

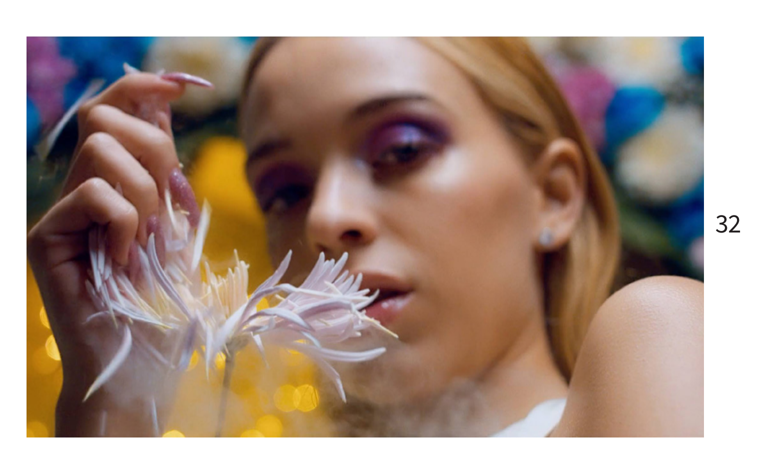




12



22



32



46

# A QUOI POURRAIT RESSEMBLER LE SERVICE NATIONAL VERSION MACRON ?

Kevin Dufrêche

**Emmanuel Macron l'a confirmé le 13 février dernier : le service national promis pendant la campagne présidentielle sera universel, et obligatoire. Mais difficile pour l'instant d'en cerner les véritables contours.**

Le président de la République veut mettre les jeunes Français·e·s au garde-à-vous. En tous cas, c'est ce qui figurait dans le programme présidentiel du candidat Macron.

> « Nous créerons un service militaire obligatoire et universel d'un mois.
>
> Il s'adressera aux jeunes femmes et hommes aptes de toute une classe d'âge et devra intervenir dans les 3 ans suivant leur dix-huitième anniversaire. L'accès aux métiers de la défense en tant que militaire d'active ou dans la Garde Nationale en sera facilité. Cela permettra aussi de disposer, en cas de crise, d'un réservoir mobilisable, complémentaire de la Garde Nationale. » - Extrait du programme présidentiel d'Emmanuel Macron

## Obligatoire ou pas ?

Mais cette promesse claire et précise exprimée pendant la campagne a depuis beaucoup évolué. Les ministres des Armées, Florence Parly, et de l'Intérieur, Gérard Collomb ne disant pas la même chose pendant un temps, la première affirmant que le service national ne serait pas obligatoire, et le second de la contredire quelques jours plus tard. Finalement le Président a tranché, enfin, à moitié, en parlant d'un service national avec « une partie obligatoire ». C'est ce qu'il a affirmé lors d'une rencontre sans micros ni caméras avec les journalistes de l'Association de la presse présidentielle le 13 février. Une « partie obligatoire » sur un mois de service national ? Compliqué.

## Quelle durée ?

D'un mois dans la proposition initiale, Emmanuel Macron, toujours au cours de sa rencontre avec les journalistes de la presse présidentielle, a plaidé pour un service de « trois à six mois ». Ce qui n'aurait évidemment pas le même impact en terme de coût pour cette mesure, évaluée déjà à environ trois milliards d'euros pour un mois de service obligatoire. Alors question : parle-t-on vraiment d'un service militaire, en caserne, comme avant ?

## Combien ça coûte ?

Selon plusieurs estimations, un service national militaire obligatoire d'un mois pour toute une classe d'âge coûterait aux alentours de trois milliards d'euros à l'Etat, ce qui n'est pas rien lorsque l'on sait que le gouvernement veut absolument rentrer dans les clous des engagements européens en terme de budget. Le budget de la Défense doit atteindre selon les promesses du président de la République 2% du PIB d'ici à 2025. De 34 milliards d'euros en 2018, il va pour sûr augmenter d'1,7 milliard chaque année jusqu'en 2022. Pas assez pour financer le service national, d'autant que les armées ont d'autres priorités, mais pour le moment, aucune date n'a été fixée pour la mise en place de ce service.

## Militaire, civil… ou les deux ?

Dans la proposition de campagne, on lit bien : « un service militaire obligatoire ». Et bien d'après le Président désormais, il n'en est rien. « Ce service n'est pas un service militaire, même si j'ai souhaité qu'on puisse y prévoir l'ouverture à la chose militaire, c'est pour cela qu'il est national », a-t-il expliqué, cité par Le Figaro, toujours au cours de sa rencontre avec les journalistes du 13 février. Emmanuel Macron a donc précisé que ce service national pourrait aussi être civique, et que




En 2016, 6 ans après sa mise en place, 130.000 jeunes avaient effectué un service civique. © Gouvernement

le caractère militaire, lui, ne serait pas obligatoire. Le service national pourrait donc se faire dans d'autres services de l'Etat, ou bien dans des associations.
Mais alors, quid du service civique ? Mis en place par Martin Hirsch sous la présidence de Nicolas Sarkozy en 2010, il permet à un jeune entre 16 et 25 ans de réaliser une mission d'intérêt général dans une association, un service de l'Etat ou une collectivité, à condition que celle-ci ne soit pas la substitution d'un poste salarié, et qu'elle s'effectue contre une rémunération d'environ 600€. Les missions de service civique peuvent durer entre 3 et 12 mois. Et surtout, le service civique repose sur le volontariat, une notion beaucoup mise en avant dans le monde associatif, plutôt contre le principe d'un service national obligatoire, mais qui plaide pour un développement accru du service civique.

## Un rapport parlementaire qui dérange

C'est aussi un peu le sens du rapport cosigné par les députées Marianne Dubois (Les Républicains) et Emilie Guerel (La République en Marche), qui plaident pour un service national facultatif. Elles plaident en fait pour « un parcours citoyen », tout au long de la scolarité, composé de plusieurs phases, dont certaines obligatoires, notamment un « rite de passage républicain » : à 16 ans, chaque Français·e aurait une semaine consacrée à la défense et à la citoyenneté (contre une journée actuellement), et se verrait à la fin remettre un passeport citoyen. Les rapporteures évoquent deux hypothèses : une semaine en internat avec un programme commun à tous, pour « se faire rencontrer les jeunesses de France » ; ou une semaine dans une association ou dans un service public.

Le fait est que ce rapport met l'accent sur l'aspect citoyen, plutôt que sur le militaire, et insiste aussi sur l'incitation à l'engagement, plutôt que d'obliger. Le rapport propose « d'accompagner la montée en puissance des dispositifs d'engagement existants », comprenez développer le service civique, le service volontaire européen, l'engagement associatif, les sapeurs-pompiers volontaires...

# RENCONTRE AVEC CLAIRE THOURY - « ON A TOUJOURS VISÉ LES JEUNES »

**Docteure en sociologie, spécialiste de l'engagement des jeunes, Claire Thoury est déléguée générale d'Animafac, réseau national d'associations étudiantes. A l'occasion des débats sur la mise en place du service national universel, promesse de campagne du président de la République, elle revient sur le sujet et évoque les mutations des engagements au sein de la société.**

La rédaction

### Pourquoi ce projet de service national universel est-il problématique ?

En fait, on ne sait pas à quoi ça va servir. C'est ça qui pose un vrai problème. Quand on crée une politique publique, elle vise soit à répondre à une problématique, soit à répondre à une demande. Il n'y a pas vraiment de demande, les jeunes ne se sont pas dits qu'ils voulaient consacrer plusieurs semaines voire plusieurs mois de leur vie à la défense de la patrie, pour être familiarisés avec les outils militaires… ils n'ont pas besoin que l'Etat leur crée des cadres contraints d'engagement. Il n'y a donc pas de demande de la part des jeunes.

Donc on peut se dire : c'est censé répondre à un besoin, à une problématique, mais ce serait quoi ? Si la problématique identifiée c'est : « on a un défaut d'engagement dans le pays donc il faut créer un cadre pour que les gens s'engagent davantage », ce n'est pas vrai. Au contraire, on est à une époque où les jeunes, où les gens s'engagent de plus en plus, sauf que les engagements prennent des formes différentes voire très différentes. De même, on a une vraie incompréhension intergénérationnelle puisque les plus âgés ont l'impression que les jeunes s'engagent moins alors qu'en réalité il s'engagent autrement.

> « Il n'y a pas de demande de la part des jeunes »

Favoriser et créer des espaces d'engagement, c'est toujours intéressant. Mais l'engagement, c'est quelque chose qui est choisi. Le problème du service national universel, tel qu'il est proposé aujourd'hui, dans les récentes déclarations du président de la République, c'est quelque chose qui est pensé comme obligatoire : c'est la ligne rouge absolue.

### Pourquoi les jeunes n'ont-ils pas besoin qu'on les oblige à s'engager ?

Parce qu'ils s'engagent déjà, et parce que c'est antinomique. L'engagement, c'est quoi finalement ? C'est décider, à un moment de sa vie, en tant qu'individu libre et autonome, de consacrer du temps à un projet, à une cause, à ce qu'on veut. La manière dont on porte un projet ou une cause, dans le fond, peu importe : ça peut être par des mots, ça peut être par des actes. Mais c'est toujours une décision prise par l'individu. Le fait de pouvoir prendre cette décision est finalement tout aussi important, dans la question de l'engagement, que l'engagement lui-même. C'est un processus, surtout chez les jeunes, c'est très important parce que c'est une période qui est compliquée, on est en pleine construction de soi, on a des identités qui sont multiples, on s'émancipe d'un modèle familial, d'un modèle scolaire, on ne sait pas très bien ce vers quoi nos études ou nos premières expériences professionnelles, nos premières expériences de doute vont nous conduire. Surtout, c'est une période qui donne le sentiment que des choses nous échappent. Le fait de pouvoir choisir de s'engager, ça contribue à la construction de soi et c'est pour cela que cette question de la décision est fondamentale.

### Comment favoriser l'engagement des jeunes et des étudiant.e.s sans les y obliger ?

C'est un peu tout le problème, en fait. Selon moi, le rôle des pouvoirs publics, c'est de créer des cadres rassurants. Par exemple, pour ce qui est des étudiants, c'est de faire en sorte que les étudiants qui s'engagent ne soient pas pénalisés dans leurs études, dans leurs cursus. C'est de faire en sorte qu'ils n'entendent pas à longueur de journée que le fait de

s'engager peut être concurrentiel à leurs études... c'est donc encourager, valoriser, reconnaître.

J'ai bien conscience que nous ne sommes pas tous égaux face à l'engagement et que celui-ci n'est pas exempt d'inégalités. Ce qui s'applique à certaines catégories de population ne s'applique pas à toutes, mais le rôle de l'Etat est de faire en sorte que les jeunes, quelle que soit leur situation sociale, se sentent le droit de choisir de s'engager, se sentent légitimes à choisir de s'engager. C'est ça le problème, il y a des jeunes qui sont en marge du système et qui se demandent pourquoi aller donner du temps à une cause, à un projet, à une nation en laquelle il ne croient pas forcément, ou qui ne croient pas forcément en eux. Donc la question est : est-ce que j'ai envie de donner du temps à cette société-là ? Le premier rôle de l'État est de faire en sorte que ces jeunes là se sentent davantage en confiance avec la société, et ensuite, surtout qu'ils se sentent légitimes pour le faire. Qu'ils ne se disent pas : moi je n'ai pas assez fait d'études, je n'ai pas assez d'expérience donc je n'aurai rien à apporter à une association, à une structure d'intérêt général, etc. C'est là l'enjeu : peu importe d'où vous venez, peu importe qui vous êtes, vous aurez toujours quelque chose à apporter et quelque chose à en retirer.

**Pourquoi parle-t-on d'un désengagement de la jeunesse, d'une perte d'idéaux ?**

Il suffit de lire n'importe quel roman de n'importe quelle époque pour se rendre compte qu'on a toujours visé les jeunes. Si vous lisez Stefan Zweig, son autobiographie Le Monde d'hier. Souvenirs d'un Européen, il raconte sa jeunesse à la fin du XIXe siècle à Vienne. A une époque où les grands-parents des personnes âgées d'aujourd'hui vivaient. Il raconte cette époque en disant qu'un des souvenirs les plus marquants qu'il a de ce temps là, c'est à quel point il y avait une stigmatisation à l'égard des jeunes. A quel point on répétait sans cesse que les jeunes étaient indisciplinés, peu enclins pour la chose publique, en rejet de l'autorité...

« C'est presque une nécessité de stigmatiser la jeunesse »

J'en suis arrivée, en travaillant sur cette question, à l'idée que finalement, c'est presque une nécessité de stigmatiser la jeunesse. Une nécessité sociale. Parce qu'on va toujours se définir par opposition à l'autre, c'est donc un moyen de se définir comme adulte que de s'opposer à toutes ces caractéristiques de jeunes. C'est une manière de se construire, aussi. Plus précisément, c'est facile de critiquer les jeunes pourquoi ? Parce qu'être jeune, c'est quelque chose que tout le monde connaît à un moment, et dont tout le monde sort. Et donc finalement, on peut tous se permettre d'être extrêmement condescendants à l'égard des jeunes sans qu'on nous accuse d'être sexiste, raciste, jeuniste, âgiste, parce que c'est une catégorie sociale mouvante par laquelle tout le monde passe un jour et surtout de laquelle tout le monde sort.

**C'est pour cela que l'opinion publique est favorable au service national universel ?**

C'est une intuition, mais je pense qu'il y a aujourd'hui une vraie angoisse sociale de cette « perte de repères », de cette perte de sens du « vivre ensemble ». C'est quelque chose qu'on entend en permanence : l'importance du « vivre ensemble », l'importance d'une « société inclusive », d'une société où on se respecte les uns les autres, où on peut être libres tout en étant égaux... tous ces grands principes républicains, forts. Il y a cela en toile de fond, cette angoisse, cette interrogation. Mais il n'y a pas une réponse unique, et c'est même plutôt rassurant, les individus sont différents, les collectifs sont différents les uns des autres, les attentes changent en permanence. En plus, on ne peut pas se penser seul dans son coin, on est dans un monde beaucoup plus global que ce qu'il ne l'était, donc on ne peut plus se penser en tant que français dans notre coin, c'est absurde. Je pense que c'est rassurant de se dire qu'on va créer un outil qui va répondre à ce soi disant problème de : on ne sait pas vivre ensemble aujourd'hui. Mais je ne suis pas sûre que ce soit le bon outil. Et surtout, je ne comprends pas pourquoi est-ce qu'on pense en permanence qu'il faut faire les choses malgré les gens concernés directement. Les jeunes n'ont quand même jamais été interrogés sur cette question du service national, alors qu'ils sont les premiers concernés par celui-ci

« On devrait être vraiment satisfaits et fiers de cette jeunesse hyper résiliente »

C'est là aussi, que l'engagement reprend sa force, parce que ça devient un moyen pour ces jeunes de se singulariser, et donc de compenser face un système éducatif linéaire et rigide, qui nous demande de suivre ses règles sans nous donner ce qui nous a été garanti au départ. C'est ça qui est un non-sens, c'est qu'au lieu de se dire qu'on a une jeunesse qui est extrêmement forte, résiliente - sans vouloir faire du jeunisme non plus - qui est capable de rebondir et de s'adapter aux changements, politiques, sociaux, qui trouve toujours un moyen de s'en sortir, on accuse encore la jeunesse de tous les maux parce que ça rassure. Je pense qu'on aura cette discussion tous les dix ans jusqu'à la fin de notre vie, et il faut juste espérer qu'un jour on ne sera pas les gens qui prônent un service national obligatoire ou autre chose, parce que « c'était mieux avant ».

**Vous évoquiez tout à l'heure l'évolution des engagements chez les jeunes depuis quelques décennies. Comment l'engagement a-t-il évolué ?**

On voit, à partir des années 1970, un « tournant de l'individualisation », et on voit que les individus s'émancipent d'un modèle communautaire. On voit un délitement des liens forts au profit des liens faibles, alors les liens forts, ce sont les liens communautaires, qu'on considère comme subis : la famille, la religion, le village... ces choses fortes qui construisent ton identité et qui seront toujours avec toi. Il y a une rupture, les individus s'émancipent de ces liens forts subis, au profit de liens faibles choisis. On voit que les réseaux ne sont plus ces réseaux familiaux, communautaires, mais deviennent plutôt ces réseaux amicaux, professionnels, multiples, mais forcément plus éphémères. C'est vraiment cette volonté d'être un individu singulier, différent, autonome dans ses décisions...

Parallèlement, à la fin des années 1980, on a la chute des grandes idéologies. On voit que la construction binaire du politique, d'un côté des capitalistes et de l'autre des communistes, n'est plus aussi simple. La chute du mur de Berlin marque cette chute des grandes idéologies, elle marque la fin d'une espérance, celle d'un monde idéal parce que plus égalitaire. On se rend compte que malgré ce qu'on a pu nous dire, ça n'a pas fonctionné.

La rencontre du tournant de l'individualisation avec la chute des grandes idéologies donne un rejet de la structure. A partir de ce moment-là, il n'est plus question de se sacrifier en tant qu'individu pour un tout collectif. Il n'est plus envisageable de tout donner à une structure pour une cause qui nous dépasse, en se disant que l'objectif, c'est le grand soir, et que si on ne le vit pas, les générations d'après le vivront, mais que ce n'est pas grave car on a contribué à quelque chose de bien plus grand que soi. Il y a donc une rupture au profit d'engagements plus choisis, plus maîtrisés, qui me garantissent davantage de libertés individuelles, plus d'épanouissement, et surtout, qui me garantissent des résultats rapides pour les actions que je mène.

C'est important d'avoir cela en tête, parce que les jeunes, et les moins jeunes d'ailleurs, aujourd'hui, sont prêts à s'engager pour un projet, pour une cause, de façon très intense, mais pour des résultats rapides et concrets. Et surtout : pour quelque chose dont ils peuvent se désengager quand ils le souhaitent. C'est la vraie différence avec les tendances d'engagement d'avant.

*Information : Inspira, association éditrice du magazine Maze, est membre du conseil d'administration d'Animafac. Le directeur de la publication du magazine Maze est vice-président d'Animafac.*

16-19
MAI
2018
25ÈME

# CORBAK FESTIVAL

LA CHAUX-DU-MILIEU (CH)
WWW.CORBAK.CH

# LE SERVICE NATIONAL EN SIX DATES

**Les souvenirs de caserne et les relations épistolaires. Autant de souvenirs, de mythes, contés par les parents. Ce qu'on appelle communément « service militaire » peut sembler bien étranger aux jeunes d'aujourd'hui. Mais il se pourrait qu'il gagne désormais nos générations. C'est du moins le souhait du président Emmanuel Macron, qui entend réhabiliter un service national d'au moins trois mois. Historique d'un dispositif qu'on pensait démodé.**

Clara Gabillet




« Conscription », « service militaire », « service national », derrière tous ces termes se cache l'idée d'un devoir à rendre à l'Etat. Mais c'était surtout pour le moyen pour l'Etat d'avoir une réserve d'hommes formés aux armes à portée de main. Plus encore, c'était, à l'époque, l'opportunité d'asseoir une certaine autorité et de centraliser le pouvoir. Il y a aussi une variable à ne pas oublier. Le service national était un instrument pour développer le sentiment d'appartenance. C'est quelque chose que nous ressentons beaucoup moins en effectuant notre JAPD. Le service militaire avait pour ambition de mettre à égalité chaque personne, à l'image de l'armée. Au fil des années, de nombreuses lois l'ont davantage rendu « civique » que « militaire ».

## 1. 1798 et sa loi fondatrice

La première fois que l'on parle de « conscription », c'est en 1798. C'est la loi Jourdan-Delbrel qui l'institue. Naît alors une « conscription universelle et obligatoire » d'une durée de cinq ans pour tous les hommes français âgés de 20 à 25 ans. C'est la première fois que l'on légifère là-dessus. Pourtant l'idée n'est pas nouvelle. Depuis 1688, Louis XIV obligeait ses sujets à fournir des milices provinciales pour renforcer ses troupes armées. Ce qui apparaît comme une loi rigide autorise toutefois les dérogations. Beaucoup d'hommes sont ainsi exempts. Pour préciser la loi Jourdan-Delbrel, Napoléon Bonaparte instaure la loi Gouvion-Saint-Cyr qui établit un recrutement par engagement et tirage au sort.

## 2. 1872 : un service militaire « moderne »

La troisième République se saisit elle aussi de la question militaire. La loi Cissey instaure un service national obligatoire. Il dure soit cinq ans, soit de six mois à un an. Le service militaire s'effectue toujours sur tirage au sort. Cette loi se caractérise par une mesure particulière : elle interdit le droit de vote aux militaires, ce qui n'est plus le cas aujourd'hui, mais c'est ce qui fera d'elle la « Grande muette ».

## 3. 1970 : un service moins masculin

Deux ans après Mai 68, l'armée se féminise mais pas trop quand même. Le service militaire devient accessible aux femmes. Toutefois, c'est une possibilité qui reste fondée sur le volontariat. Cinq ans plus tôt, la loi Messmer changeait d'ailleurs l'intitulé pour un « service national ».

## 4. 1997 : la fin du service national

L'année 1997 a marqué la fin du service national. Jacques Chirac, alors président, choisit de professionnaliser les armées. Selon lui, « la conscription traditionnelle ne répond plus aux exigences d'une armée moderne dans un grand pays moderne ». Pour compenser la suppression du service national, la Journée d'Appel de Préparation à la Défense (JAPD) est mise en place. Aujourd'hui appelée Journée défense et citoyenneté (JDC), elle consiste en une journée d'information sur les droits et devoirs de tous, sur la défense et le civisme. Elle s'accompagne également d'un enseignement aux premiers secours. En somme, nous sommes bien loin des caractéristiques qui faisaient le service militaire.

## 5. 2010 : la création du service civique

Pour pallier l'absence d'une expérience citoyenne conséquente, le service civique est mis en place par la loi du 10 mars 2010, par le haut-fonctionnaire Martin Hirsch. Ce dispositif vise à renforcer la cohésion nationale et à favoriser la mixité sociale. Plus concrètement, il permet aux jeunes de 16 à 25 ans d'effectuer une mission d'intérêt général dans les domaines tels que l'éducation, la solidarité, la culture, l'environnement, l'humanitaire, la mémoire et la citoyenneté, les sports ou encore l'intervention d'urgence en cas de crise. Une mission qui dure entre 3 et 12 mois, et pour laquelle le/la volontaire est rémunéré, un peu moins de 600€.

## 6. 2018 : le retour du militaire ?

Emmanuel Macron l'avait présenté dans son programme de campagne (lire par ailleurs). Il entend réhabiliter un « service national universel » de trois à six mois afin que chacun fasse « l'expérience de la mixité sociale et de la cohésion républicaine ». Ce dispositif entend réinstaurer une variable militaire, mise de côté depuis 1997. Peut-être le moyen pour le Président de stimuler l'engagement militaire. Dernièrement, des reportages ont dénoncé une importante démobilisation de la part des soldats, notamment contre l'opération Sentinelle.

# « AU BÛCHER ! »
## LA PERSÉCUTION DES SORCIÈRES EN PAPOUASIE-NOUVELLE-GUINÉE

**En novembre dernier, des membres d'une mission chrétienne chilienne sauvaient de la torture une fillette de 6 ans accusée de sorcellerie par les hommes de son village de Papouasie-Nouvelle-Guinée.**

Paul De Ryck

Cet événement morbide, qui s'avère bien plus courant qu'on ne pourrait l'imaginer, ne se limite d'ailleurs pas uniquement à ce petit État insulaire voisin de l'Indonésie. Surtout, ces actes ont rappelé à la communauté internationale que les exactions contre des prétendus praticiens de la magie noire ne sont pas l'apanage des siècles derniers, mais bien une problématique actuelle dans certaines régions du globe.

La mise au bûcher de sorcières sur la place publique rappelle à notre imagination les leçons d'histoire du collège sur le Moyen-Âge. Tout comme la notion de « chasse aux sorcières » nous évoque bien plus l'expression issue du maccarthysme se référant à la chasse aux communistes au pays de l'Oncle Sam au commencement de la Guerre Froide, ou à son utilisation actuelle par les détracteurs du mouvement #metoo.

Pourtant, loin d'être uniquement une image du passée, l'exécution arbitraire d'hommes, mais surtout de femmes et d'enfants, sur la simple base de soupçons de pratique de la sorcellerie, demeure une pratique courante non seulement en Papouasie-Nouvelle-Guinée, mais également dans de nombreux autres pays.

### La sorcellerie, une obsession anthropologique

La sorcellerie, en tant que croyance et représentation collective de nombreux peuples dispersés sur plusieurs continents - Afrique, Asie et Amérique centrale principalement - est un phénomène qui a toujours passionné les anthropologues et a créé de nombreux débats au sein de ce champ des sciences sociales. Qu'elle soit considérée comme un mécanisme de maintien de l'ordre social, une croyance liée à la science ou à la religion - dans ce cas intimement corrélée à d'autres pratiques, telles que le désenvoûtement ou l'exorcisme - elle a été l'objet d'études de nombreux grands noms de la profession, de Levi Strauss à Evans Pritchard, en passant par Marcel Mauss.

Outre son caractère exotique, sans équivalent dans les sociétés occidentales, ce sont les effets de cette croyance sur les relations sociales qui ont longtemps été analysés et demeurent aujourd'hui un enjeu majeur. En effet, au-delà de la pratique divinatoire qu'elle représente, ce sont surtout ses conséquences, les accusations de sorcellerie et les actes de cruauté qu'elles engendrent, qui sont aujourd'hui vus comme un réel problème par de nombreux observateurs.

Si la sorcellerie est inhérente à chaque culture au sein de laquelle elle joue un rôle important, une constante commune à tous les groupes qui partagent cette croyance est la persécution de personnes qui, sous leur apparence ordinaire, sont accusées d'être des sorciers souhaitant s'accaparer de la force des autres membres de la communauté, telle une sorte de « cannibalisme mystique » selon l'expression de l'anthropologue Joseph Baliguini. Ainsi, dès qu'une maladie ou un décès ne peut être attribué à une cause jugée naturelle, surgissent les soupçons qui se transforment rapidement en des accusations arbitraires de sorcellerie, qui conduisent bien souvent à la torture, la mise au bûcher la décapitation, ou encore la lapidation des présumées sorcières.

### La Papouasie-Nouvelle-Guinée, le pays où l'on «brûle les sorcières»

C'est le cas de cette jeune fille de 6 ans, torturée et lacérée au moyen de lames brûlantes cinq jours durant par les hommes de son village, arbitrairement



Un homme montre ses cicatrices, marques des tortures qu'il a subies après avoir été accusé de sorcellerie. - Kristina Steiner

jugée coupable de « sanguma », l'expression papoue désignant la pratique de la magie noire. Cette affaire, médiatisée internationalement à la suite de la publication sur Internet de photos du dos ensanglanté de l'enfant, fait écho à un autre scandale du même acabit. En 2013, Kepari Leniata, une jeune femme de 20 ans, avait été brûlée vive en plein jour sur la place publique, sous les yeux de dizaines de spectateurs, après avoir été notamment pénétrée par les machettes de ses assaillants. Outre l'incroyable cruauté des violences perpétrées à l'encontre des deux victimes, une autre caractéristique relie intimement ces deux affaires, puisque la fillette de 6 ans n'est autre que l'enfant de Kepari Leniata.

Le scandale causé par le meurtre de Leniata en 2013 avait poussé le gouvernement, sous pression de la communauté internationale, à adopter des mesures jugées indispensables pour endiguer les violences à l'encontre de personnes accusées de sorcellerie. Entre autres, l'abrogation du Sorcery Act de 1971 qui déclarait la sorcellerie comme un crime et réduisait les peines de coupables d'exécutions extrajudiciaires à l'encontre de sorcières, et la réinstauration de la peine de mort pour certains coupables de telles exactions. De même, le Sorcery National Action Plan, un programme visant à réduire la violence liée à la sorcellerie dans les communautés, a été mis en place par le gouvernement en juillet 2015.

Pour autant, les actes de torture et les meurtres sont loin d'avoir diminué, en particulier dans les Highlands, comme l'atteste la récente affaire de la petite fille lacérée. Les Nations Unies recensent en effet plus de 200 exécutions liées à sorcellerie par an selon dans ce pays. Selon le journaliste Ian Lloyd Neubauer, la hausse du nombre de personnes séropositives et diabétiques dans le pays, des maladies dont les conséquences sont souvent considérées comme des conséquences d'actes de sorcellerie, est notamment une raison pour laquelle les violences demeurent si importantes.

D'autre part, un coup d'oeil aux victimes de ces violences, qui sont en majorité des femmes, enfants, personnes âgées, handicapées, isolées, marginalisées, permet également de démontrer la dimension genrée et sociale de ces actes de cruauté, dans un des pays les plus dangereux au monde pour les femmes - entre 50 et 70% de femmes victimes y sont au moins une fois dans leur vie de viol ou d'agression. L'organisation Human Rights Watch dénonçait de ce fait dans un rapport publié en 2015



Une femme accusée de sorcellerie,
torturée sur la place publique.
Vlad Sokhin/OHCHR

l'importance de la violence domestique en Papouasie-Nouvelle-Guinée, et soulignait l'instrumentalisation des accusations de sorcellerie qui est faite par les hommes pour justifier les violences conjugales.

## Surmonter une croyance ancienne, une difficulté considérable

Si la croyance en la sorcellerie a définitivement disparu dans la sphère occidentale avec l'avènement de la société industrielle à l'aube du 18e siècle, elle a au contraire été renforcée avec l'industrialisation de la Papouasie-Nouvelle-Guinée, comme le souligne Ian Lloyd Neubauer. En effet, cette croyance n'existe pas uniquement dans les régions reculées du pays, mais également dans la capitale Port Moresby et au sein des classes supérieures éduquées, même si les violences sont concentrées dans les montagnes de l'arrière-pays.

Ainsi, comme le souligne Richard Eves, un anthropologue australien de l'université de Canberra, il existe plus de 800 cultures différentes au sein de ce pays, dont la majorité croit durement en l'existence de la sorcellerie. Il devient alors extrêmement difficile, voire impossible, de rendre une croyance illégale alors qu'elle est le socle commun de toutes ces cultures, bien qu'elle soit la cause directe de violences accrues.

Le véritable enjeu est donc d'adopter une approche holistique qui aille bien plus loin que la simple régulation juridique de la sorcellerie, comme le démontre la chercheuse australienne Miranda Forsyth, qui s'appuie sur l'exemple de la stigmatisation des personnes accusées de sorcellerie au Nigeria à la suite de la mise en place de normes judiciaires, ayant contribué à renforcer leur exclusion et les violences à leur encontre. La réduction des inégalités entre hommes et femmes et des violences domestiques, une amélioration du système de santé, une éducation axée sur les droits de l'Homme, sont ainsi des alternatives essentielles pour catalyser la diminution des actes de cruauté liés à la sorcellerie.

In fine, s'il est complexe de remettre en cause une croyance ancestrale, il s'avère indispensable de mettre fin aux exactions qu'elle engendre, une initiative qui se doit d'émerger du gouvernement et des acteurs locaux. Pour autant, une reconnaissance accrue de cet enjeu au niveau international, dénoncé par diverses ONG et dans plusieurs rapports des Nations unies mais globalement méconnu de l'opinion publique, pourrait servir de pression afin de réduire progressivement les violences liées à la sorcellerie en Papouasie-Nouvelle-Guinée, ainsi que dans les autres pays où elles font rage, telles que la RDC ou la RCA. Si la bonne volonté du gouvernement et de certains acteurs locaux laisse place à l'optimisme, une telle évolution ne se fera pour autant d'un simple claquement de doigts.

# L'INTÉRÊT GÉNÉRAL EN PROCÈS

**Le procès Cahuzac s'est enfin tenu. «Enfin», après de nombreux rebonds juridiques, ce procès en appel s'est joué, telle une pièce de théâtre, devant répondre à cette question : au nom de l'intérêt général, Jérôme Cahuzac doit-il aller en prison ?**

**Marion Bothorel**

L'ex-ministre du budget et président de la Commission des finances à l'Assemblée Nationale entre dans le septième et dernier acte d'une procédure démarrée il y a cinq ans. Rembobinons.

4 décembre 2012 : Mediapart révèle que le ministre du budget détient un compte dans la banque suisse UBS, «jusqu'en 2010», dissimulé au fisc français. Perçu grâce à ses activités de chirurgien esthétique et de propriétaire d'une clinique spécialisée dans les implants capillaires, l'argent déposé a été viré dans une banque singapourienne juste avant que Cahuzac n'accède à la Commission des finances. D'autres montages financiers complexes, utilisant les noms de sa femme et de la mère de celle-ci, font grimper la somme de la fraude de manière vertigineuse : 3,5 millions d'euros.
19 mars 2013 : Jérôme Cahuzac démissionne, continuant de nier toute implication, le fameux «les yeux dans les yeux» chez Jean-Jacques Bourdin.
2 avril 2013 : mis en examen, Jérôme Cahuzac passe aux aveux, aspiré «dans une spirale de mensonges» selon ses dires.
8 février 2016 : le procès des époux Cahuzac s'ouvre en correctionnelle mais est bien vite abrogé - le tribunal transmet la question prioritaire de constitutionnalité (QPC) des avocats des prévenus à la Cour de Cassation, critiquant le cumul des poursuites fiscales et pénales.
24 juin 2016 : la Cour de Cassation valide cette double poursuite, les accusés étant «les plus gros fraudeurs fiscaux que la justice a eu à connaitre.»
5 septembre 2016 : le procès reprend, avant de nouveaux remous. Jérôme Cahuzac assure que le compte ouvert en 1992 servait à alimenter, grâce à des dons de laboratoires pharmaceutiques, la campagne de Michel Rocard. Ces «révélations» tardives tombent mal : Rocard est décédé en juillet, soit deux mois avant l'ouverture du procès...
8 décembre 2016 : trois ans d'emprisonnement et cinq ans d'inéligibilité composent la peine requise contre l'ex-ministre du Budget. Son ex-femme, Patricia, est condamnée à deux ans d'emprisonnement, une peine aménageable par bracelet électronique. Il fait appel, pas elle.
Et depuis le 12 février, Jérôme Cahuzac est jugé en appel pour blanchiment et fraude fiscale. Par définition, l'appel, c'est la dernière chance. Alors rien n'est trop grand : le ténor du barreau, Eric Dupond-Moretti, assure le show et la défense. Cependant, rien à voir avec les outrages lors du procès Merah, en novembre, la plaidoirie est quasiment sans outrages.



Jérôme Cahuzac, à l'Assemblée Nationale, en 2013, Reuters.

## Cahuzac, ce Rastignac

Sauf, sauf... Quand l'avocat général - le magistrat qui, lié au Parquet, représente le ministère public - romance et résume la vie de son client à «un mensonge» et son avenir, à «une jurisprudence», Éric Dupond-Moretti bondit. Jérôme Cahuzac, cet ex-chirurgien esthétique parvenu au sommet qui a tout fait pour capitaliser, un Rastignac version XXIe siècle ?

Par sa démission, par le scandale, c'est là qu'il a le plus œuvré pour la transparence de la vie publique, pour l'avocat général. Six mois après sa démission, le gouvernement Hollande donne naissance à la Haute Autorité pour la Transparence de la Vie Publique, passant au crible les déclarations de situation patrimoniale et les déclarations d'intérêts de responsables publics.

En décembre 2013, le Parquet National Financier voit le jour et se concentre sur Serge Dassault, avant François Fillon, pendant la campagne présidentielle.

Au nom de l'intérêt général, le but d'Eric Dupond-Moretti est simple : limiter la peine de Jérôme Cahuzac à deux ans de prison maximum. Elle serait aménageable. L'avocat se lance dans une énumération de plus de douze autres cas de fraudes, aux sommes équivalentes aux 450 000 euros, dissimulés sur vingt ans par le couple Cahuzac. Et cette liste reflète une bien étrange diversité : un député, un sénateur, un joueur de foot, un procureur.

En France, en 2018, on VEUT faire payer Jérôme Cahuzac, pour rétablir  la rupture de «l'équilibre social». Au même moment, se termine l'hommage national à «notre» Johnny - qui avait fini par renoncer à sa nationalité belge, accusé d'avoir voulu fuir le fisc en entamant une procédure en 2007.

« Je vous demande même d'aggraver la peine, mais je vous supplie de ne pas l'envoyer en prison. La sanction sociale répond déjà à la peine. Oui, c'est une affaire exceptionnelle, mais il a été exceptionnellement puni. » - L'avocat de Jérôme Cahuzac, Eric Dupond-Moretti

Eric Dupond-Moretti comprend, accepte. Pour le faire payer, l'ancien chantre de la transparence du gouvernement Hollande, son avocat implore : oui à une augmentation de l'amende, estimée pour l'heure à 375 000 euros mais non, à une peine de prison ferme.

## L'avocat a un autre «argument» :

«Et s'il se flingue en taule ? Je n'aime pas faire ce genre de chantage mais...»

Avis d'expert médical à l'appui, l'ultime défense de Me. Dupond-Morreti plaide pour la santé de son client : «sa vie n'est rien, sa vie n'est qu'un tas de cendres.»

## De Singapour à Pau

Ce procès est celui de la fraude fiscale en France, estimée entre 60 et 80 milliards d'euros. Eliane Houlette, la présidente du Parquet National Financier, a asséné à son sujet :

« C'est un acte antisocial par excellence. Frauder l'impôt est manquer à son devoir de citoyen, et il n'y a aucune bienveillance à attendre de notre part. »

Ce procès est celui de la fraude fiscale, facilitée, légalisée : en effet, « c'est très simple » selon Philippe Houman, le banquier à l'origine du montage audacieux au bénéfice des Cahuzac. Basé à Dubaï, il a orchestré un transfert des fonds de la Suisse, vers Singapour. Interrogé lors de l'enquête, il refuse toute accusation d'opacité dans ces arrangements.

D'un côté, la morale, l'intérêt général bafoué, de l'autre, la légalité, la faisabilité de la fraude par les failles du système juridique international.

Jérôme Cahuzac sera fixé sur sa peine le 15 mai. D'ores et déjà, l'aménagement de sa peine est envisagé par… le fondateur du village Emmaüs Lescar-Pau (Pyrénées-Atlantiques). Germain Sarhy a proposé à l'ancien ministre, de venir réaliser ses travaux d'intérêt général dans sa communauté, accueillant déjà des condamnés pour des peines de substitution… L'intérêt général, vous avez dit ?

# « NEW PEOPLE », DE DANZY SENNA

## LA « TRAGIC MULATTA » INVERSÉE ?

**Dans son dernier roman New People, l'auteure de Caucasia dresse le portrait inquiétant d'une héroïne qui semble avoir tout pour elle mais se noie peu à peu dans la démence.**

**Johanna Koyanvale Tormo**

Maria Pierce est une jeune femme métisse de vingt-sept ans. Doctorante, elle travaille sur la musique de la secte de Jim Jones, le Temple du Peuple, entrée dans l'histoire en 1978 par le coup d'éclat morbide d'un suicide de masse. Elle s'apprête à épouser l'homme idéal selon ses propres critères, un startupper de la première vague coiffé à la Jean-Michel Basquiat. Cependant, alors qu'elle et Khalil sont sur le point de donner à l'Amérique du XXe siècle finissant l'exemple d'une famille où des enfants à la peau beige foncé et aux boucles joyeuses seront le symbole d'un dépassement du concept de race, Maria se sent partir à la dérive. Elle sait qu'en se mariant avec son amour de jeunesse, elle fait le « bon » choix. Khalil est la personne qu'il lui faut : lui aussi métis, issu d'une famille juive et afro-américaine, il forme avec elle un couple lisse et harmonieux. Tous les deux représentent une génération qui s'est réconciliée avec son héritage multiple et en a embrassé les conséquences politiques. Ce sont ces New People qui fascinent Elsa, qui les suit depuis quelques mois. Maria et Khalil doivent être les personnages centraux de son film documentaire, qui célèbre une réalisation positive du métissage aux Etats-Unis à travers quatre figures érigées en symboles, dont l'atome d'élite formé par l'heureux tandem.

### L'ouverture d'une brèche

Sous le vernis qui semble figer son bonheur, Maria doute et enchaîne les actes manqués, oubliant de se rendre à l'essayage de sa robe de mariée, arrivant en retard et sans cadeau à l'anniversaire de sa future belle-sœur… Son obsession dérangeante pour un personnage qui est toujours appelé « le poète » est le fil rouge du roman qui s'achève sur son écroulement mental. Depuis leur rencontre, Maria est hantée par son image et se livre à des rêveries aux accents fanatiques, à la manière d'une adolescente énamourée. Elle vit par le menu une romance qui n'a court que dans son esprit, avec un homme qui sait à peine qu'elle existe. Après un dîner où il figure parmi les convives, elle fond sur le chapeau que le poète a oublié sur son siège, et le conserve comme un trophée qu'elle porte lorsqu'elle est seule chez elle, le retirant de temps à autres pour en humer avec passion le parfum encore vivace. Revoir le jeune homme, le toucher, le sentir près d'elle, devient une idée fixe. Elle se désintéresse de son travail sur Jonestown, incapable de retrouver avec son sujet l'affinité nécessaire, comme en réminiscence de l'impossible intimité qui marqua sa relation avec sa mère adoptive.

Le roman propose deux spectres pour percevoir la relation entre Maria et son fiancé. Le premier, superficiel, est celui de la caméra d'Elsa, qui incarne un filtre optimiste aux airs utopiques et agit comme une injonction au bonheur. Maria ne peut qu'être heureuse puisqu'elle a trouvé l'homme parfait, puisqu'avec lui elle va fonder une famille merveilleuse. Elle se retrouve prise au piège d'une sorte d'impératif moral dont l'amour n'a que faire. C'est là que repose la clé du mal-être de cette héroïne si peu aimable. En effet, avant toute chose, elle reste une jeune femme meurtrie, et l'origine lointaine de sa blessure rend difficile au lecteur une pleine compréhension de son personnage. C'est la raison pour laquelle Maria est hermétique à l'empathie. Elle n'inspire ni affection ni compassion, et on la regarde s'auto-saboter avec la tête légèrement penchée sur le côté et un regard abasourdi, tout en ayant un peu pitié, tout de même, de l'état misérable auquel elle finit par se réduire.

### Une nouvelle «tragic mulatta»

Un complexe profond où s'entremêlent incertitudes de l'origine et angoisse de l'appartenance travaille la jeune femme. Enfant métisse à la peau claire et aux cheveux lisses, adoptée par Gloria, une femme noire. Elle voudra toujours se rapprocher d'elle, lui ressembler, dans cet élan humain qui

pousse à rechercher une famille, une voix qui par l'écho qu'elle fait à la nôtre nous reconnaît comme sienne. Avec la ferveur d'une convertie, elle s'évertue à grand bruit à prouver au monde entier son appartenance à la communauté afro-américaine, sa blackness, notion dont l'équivalent le plus proche en français est la négritude telle qu'Aimé Césaire la conçoit. Maria, cependant, n'est pas une activiste, mais une redresseuse de torts en carton-pâte, froide, plutôt égocentrique et légèrement retorse, qui n'est pas mue par un instinct de justice mais par une inquiétude personnelle qui creuse en son sein un gouffre sans fond. Elle peut être assimilée à une figure inversée de « tragic mulatta ». Ce type de personnage apparu au XIXe siècle dans la littérature américaine prend souvent les traits d'une jeune femme dont les lignes du visage ou la couleur de peau ne permettent pas immédiatement d'identifier la nature multiple – et problématique- de son héritage. Elle est représentée entreprenant une ascension vers ce qui semble être une vie heureuse, mais se trouve contrariée dans ses dessins, soit parce que ses origines la compromettent, soit pour d'autres motifs qui finissent par réduire ses espoirs en cendres.

Dans le cas de Maria, à rebours du schéma habituellement associé aux figures de « tragic mulattas », l'aspiration au bonheur se traduit par un désir d'être plus noire et de se réaliser en tant que femme noire. Il n'est pas rare de représenter les personnages métis comme confus et perturbés, au carrefour de plusieurs identités qui leur sont assignés par le regard changeant des autres, ou bien qu'ils choisissent et dans lesquelles ils s'efforcent de se fondre. A plusieurs reprises, Maria mentionne les suppositions qui sont faites au sujet de ses origines : on la pense tantôt iranienne, tantôt mexicaine, mais le lien est rarement fait entre son apparence et son héritage afro-américain. Les troubles de la jeune femme prennent donc racine autant dans cette inadéquation que dans le complexe d'appartenance en tant que tel.

## Aux portes de la folie

Il est intéressant de remarquer que les choix de Danzy Senna dans sa description de la folie grandissante de son héroïne rapprochent le personnage de topoi canoniques. La littérature de la fin du dix-neuvième siècle regorge de ces femmes rongées par un mal invisible, puis celle de la première moitié du vingtième donne une dimension clinique à ces maux que l'on se contentait auparavant d'attribuer à des forces occultes. On pense par exemple à la nouvelle de Charlotte Perkins Gilman, The Yellow Wallpaper, ou La Séquestrée dans sa version française, parue en 1892. La narratrice de ce court récit partage avec Maria de nombreuses similitudes. Comme elle encline à de longs monologues intérieurs parfois inaudibles pour les lecteurs, signe de claustration mentale, elle développe une obsession pour le papier peint jaune de la pièce où elle est contrainte de passer ses journées.

Petit à petit, ce qui n'était que l'intuition sourde d'une présence devient la certitude qu'une femme se trouve enfermée, comme elle dans la petite pièce, derrière le papier peint. Dans une crise de folie, elle se met à gratter le papier à la force de ses ongles pour libérer la captive, rampant contre le mur tout autour de la chambre, comme Maria lors de la scène finale. Prise dans les méandres d'une spirale descendante, la jeune femme achève dans le laps de temps couvert par la nouvelle une chute déjà commencé depuis longtemps. Les quelques anamnèses dont le livre est parsemé la montrent des années auparavant en proie à des angoisses hallucinatoires qui ne font qu'empirer et agissent comme les catalyseurs de sa démence, l'accompagnant progressivement vers des crises toujours plus alarmantes.

New People est un livre facile à lire, qui déploie une langue simple et accessible même aux moins aguerris en anglais. Les enthousiastes de la belle phrase n'y trouveront peut-être pas leur compte, mais les curieux seront satisfaits par ce récit qui a valeur de document dans un paysage littéraire où les questions d'identité ne sont pas encore assez largement abordées dans des termes contemporains et politiques.

*New People, Danzy Senna, Riverhead Books, août 2017*

Danzy Senna par Mara Casey



# LARRY CLARK
# SEX, DRUGS AND SKATE

**Le metteur en scène sulfureux Larry Clark était l'invité d'honneur des 18 ème rencontres cinématographiques dionysiennes organisées par le cinéma L'Ecran de Saint-Denis. Un choix judicieux pour une édition consacrée à la figure du rebelle au cinéma.**

Chloë Braz-Vieira

### Clark le sulfureux

La réputation de Larry Clark n'est plus à faire: drogué, obsédé sexuel tendance pornographique, voyeuriste trash, on pourrait enchainer les épithètes désapprobateurs encore un moment. Et, il faut bien le reconnaitre, la production artistique de l'américain, comme ce qui semble être (ou avoir été) sa vie personnelle tendent à confirmer cette réputation.

Pourtant, il serait dommage de s'arrêter là et de passer à côté de la beauté et de la profondeur des oeuvres de ce réalisateur américain à part. Tant sur le plan de la forme que sur le fond, la filmographie de Clark est bien plus subtile et poétique que ce que laissent croire les commentaires de ses détracteurs. Surtout, elle a permis à tout un pan de la communauté street et skate de s'affirmer comme une culture à part entière.

### Photographe avant tout

Avant de d'être réalisateur, Clark est un photographe au sein d'un courant dans lequel on retrouve notamment l'américaine Nan Goldin. En 1971, il publie Tulsa un ouvrage de photos qui capture la vie des marginaux en tout genre du Texas et dont l'esthétique est citée

A l'époque, Larry Clark vit une vie proche de ceux qu'ils photographient. Il est en rupture et il se drogue, beaucoup, à tel point qu'il ne peut pas envisager de mener à bien les projets de réalisation dont il a pourtant déjà envie. Il faudra attendre 1995 et une bonne cure de désintoxication pour que les frères Weistein (déjà...) financent son passage de la photo au cinéma. Il débarque alors avec Kids.

### Teen-movies trash

Ecrit par ce qui est alors un très jeune Harmony Korine, Kids relate la journée mouvementée d'un groupe de jeunes skaters new-yorkais dont le personnage central est une sorte de vampire en baggy de 16 ans, séropositif et obsédé par le fait de déflorer les jeunes vierges de son entourage. Ce sera le premier opus d'une série de teen-movie trashs de Clark (Ken Park, Wassup rockets) centrés autour des jeunes et de la culture skate.

Pour réaliser ces films et capter l'essence de cette communauté encore marginale et underground, Clark a du apprendre à faire du skateboard à 48 ans ! Seule façon de s'infiltrer dans leur intimité mais aussi de les suivre caméra à l'épaule dans leurs virées urbaines à toute vitesse.

Grâce à cette immersion prolongée, Clark donne naissance à des versions très trash du teen-movie américain classique. Aux antipodes des succès grands publics de la fin des années 1980 de John Hugues (La folle journée de Ferris Bueller, Breakfast club). Exit le gentil de rebelle dont le principal fait d'armes et de sécher les cours pour rester en peignoir, bonjour drogue, alcool, sex, et sida. Clark montre donc la réalité de la rébellion adolescente dans ce qu'elle de plus cru, de plus désespéré mais aussi, bizarrement, de plus vivant.

### Sex, drugs and skate

Ce cocktail détonnant à base de sexe et de drogues comporte un troisième ingrédient essentiel: le skate. Les films de Clark ne sont pas des documentaires sur la planche à roulettes car son sujet demeure avant tout les trajectoires et les relations humaines. Toutefois, les spécificités de la culture skate d'alors ( fonctionnement en communauté voire en meute, déplacements urbains sauvages, consommation de substances plus ou moins licites) lui permettent de traiter de manière fictionnelle les thématiques qui étaient déjà au coeur de son travail photographique: la marginalité, le caractère formateur voire salvateur de la rébellion, un romantisme certain associée à une jeunesse dont le crédo pourrait être «vivre vite et mourir jeune».

Sur la forme, le skate permet de parcourir la vraie ville et ses espaces rarement représentés (les squats, les quartiers défavorisés, les parcs délabrés). Sur le fond, il est est vu comme un moyen pour des jeunes de trouver une famille de substitution et de, tant bien que mal - souvent mal - devenir des adultes.

## Ni angélisme ni moralisme

Pour autant, Clark ne porte pas un regard angélique sur cette contre-culture. Certes, les personnages de ses films sont profondément cool. Ils ont du style, de la répartie et ils passent leur temps à faire la fête et l'amour sans que cela ne semblent (trop) alerter leurs parents… une certaines idée de l'adolescence idéale.

Mais Clark regarde aussi ces jeunes skateurs  tels qui sont vraiment: des êtres parfois violents, dangereux, vulgaires , sales, souvent déjà alcooliques et junkies.

Aucune naïveté, aucune gratuité mais pas de moralisme ou de jugement non plus. Une distance quasi documentaire enrichie par un traitement toujours léché de l'image, dans le prolongement naturel de son très beau travail photographique. Au final, une filmographie comme une ode à la culture street dans ce qu'elle a de pire et de meilleur.

## 2018 : rebel without a cause ?

Toutefois, en 2018, Larry Clark a 71 ans et du mal à marcher, il y a des rampes de skate aménagées place de la République, Tony Hawk est devenu un business man à succès et toutes les adolescentes du 16ème arrondissement arborent des bonnets carharrt… les codes skates sont-ils encore ceux de la jeunesse de 2018 en souffrance et rébellion ?

À la sortie de The smell of us, dernier opus de Clark sorti en France et diffusé en première mondiale en version director's cut à Saint-Denis, on se pose clairement la question. Dans ce qui peut être vu comme une version trash (on ne se refait pas) de la bluette Trocadéro bleu citron (1978), on suit un groupe de jeunes parisiens entre prostitution sur internet, après-midis skate dans quartier chic et soirées de fête… les intérieurs sont bourgeois, les friches savamment aménagées et on image parfaitement tout ce petit monde gentiment revêtir un costard d'ici une quinzaine d'années… tous les kids doivent bien finir par grandir non ?

# EXCRÉMENTS : NOUVEL OR NOIR OU DANGER SANITAIRE ?

Charlène Ponzo

**En novembre 2017, un soldat nord-coréen parvenait à franchir la frontière avec la Corée du Sud sous les balles de ses camarades. Examiné par des médecins, le déserteur avait de gros soucis de santé et notamment… Des parasites intestinaux. L'emploi d'excréments comme engrais est-il responsable ?**

Une fois parvenu sur le territoire sud-coréen, le soldat a en effet dû subir une batterie de tests. Tests qui auraient révélé chez l'homme de nombreux soucis de santé, mais aussi un nombre assez important de parasites au sein de son intestin. Un record selon le médecin qui s'est occupé du patient. En vingt ans de carrière, il a affirmé n'avoir jamais vu de parasites de cette taille : 27 centimètres.

## Un problème bien identifié en Corée du Sud

Les parasites intestinaux sont en effet un problème sanitaire qui semble être intimement lié à l'histoire de la Corée. Durant la Seconde Guerre mondiale, des chercheurs américains relevaient déjà l'importance des parasites intestinaux dans les problèmes de santé du peuple sud-coréen. Des problèmes de santé qui ne se sont pas améliorés quand les engrais chimiques sont venus à manquer une première fois pendant la Seconde Guerre mondiale, puis une seconde fois pendant la Guerre de Corée. Pour ce pays dont l'économie reposait en grande partie sur l'agriculture, la seule solution était d'avoir recours aux excréments humains en guise d'engrais. Malheureusement, ces excréments, s'ils ne sont pas traités correctement, sont porteurs de virus.

Une fois les aliments poussant en terre infectée, les parasites peuvent vite coloniser l'intestin humain. En effet, une mauvaise cuisson suffit à engendrer la propagation des parasites. On ne rigole donc pas avec la cuisson des légumes, attention. Mais ce problème se retrouve également en Corée du Nord puisque c'est de là même que provenait le soldat dissident. Des soucis de santé dont on ne s'étonne pas étant donné le niveau de vie supposé des habitants nord-coréens. Malgré les démonstrations de Kim Jong-Un, les faits semblent faire de la Corée du Nord un pays où la pauvreté règne.

## Des excréments, à l'école

Dans les années 1960, le gouvernement sud-coréen prend pleinement conscience de l'ampleur des dégâts sur sa population. Les enfants sont soumis à des tests révélant au creux de leurs intestins des nids de parasites. Le chercheur John DiMoia dans son étude sur la santé en Corée du Sud depuis 1945 nous explique en effet que deux fois par an, les enfants sud-coréens devaient apporter leurs excréments dans un sac en plastique à l'école. Selon lui, c'en est presque devenu un rituel en Corée du Sud. Un rituel qui aurait duré jusqu'en 1990.

Les excréments étaient ensuite analysés par des techniciens employés par le gouvernement. Que se passait-il si des vers étaient retrouvés dans les selles d'un enfant ? Deux solutions. Soit l'école devait se munir de médicaments vermifuges pour aider les enfants à se débarrasser de ces parasites. Soit les enfants devaient tout simplement expulser ces vers. On ne vous fera pas de dessins. Ce rituel a non seulement marqué les esprits et la culture sud-coréenne mais s'est aussi révélé être un véritable succès. Le taux de parasites dans les intestins est en effet passé de 84,3 % en 1971 à 4,3 % en 2004 selon une étude publiée par le Journal Coréen de parasitologie. Conclusion ? Emmener ses excréments à l'école, c'est terriblement efficace. Peut-être Kim Jong-Un s'inspirera-t-il du modèle sud-coréen pour régler le problème de l'autre côté de la frontière ?

## Les excréments humains : une richesse nouvelle

L'emploi des déjections humaines comme engrais s'observe beaucoup dans les pays dits en voie de développement. Dans ces pays où le traitement des excréments pose des problèmes sanitaires,



Pivot Works Rwanda, naissance d'une économie autour des excréments humains - ©Will Swanson

la réutilisation de ces déchets est devenu une solution qui semble régler plusieurs problèmes à la fois. L'exploitation des excréments n'est donc pas rare et dans certains pays d'Afrique, c'est même devenu un véritable vecteur d'évolutions sociales et sanitaires. Dans un reportage paru en 2017, le magazine Nature mettait notamment en évidence l'emploi des excréments par l'entreprise Pivot.

Dans cette entreprise située au Rwanda, on recycle les excréments pour en faire de l'engrais ou encore du carburant. Un moyen de reconversion des déchets humains coûteux, mais qui rapporte finalement au peuple rwandais, sur le plan économique et social. Mais cela nécessite un traitement assez long pour assurer l'élimination des virus présents dans les déjections. Chose que certains agriculteurs rwandais n'ont pas bien compris. En épandant ces déchets humains directement dans leurs champs sans leur faire subir de traitement, ils exposent leurs consommateurs à de nombreuses pathologies dont les fameux parasites intestinaux retrouvés dans l'intestin du soldat nord-coréen fin 2017.

## Les excréments humains comme engrais : un truc de « pauvres » ?

Dans les pays en voie de développement, l'emploi d'excréments humains en guise d'engrais est encore largement répandu. Mais attention, cette méthode est loin d'être « un truc de pauvres ». Bien au contraire, dans les pays dits développés, la question de l'emploi de déjections humaines comme engrais se pose également. Aux États-Unis par exemple, l'EPA (Environmental Protection Agency)  considère l'emploi de ce qu'elle appelle les « biosolides » pour fertiliser les sols comme quelque chose d'à la fois économique et écologique : fertiliser les terres à moindres coût, tout en recyclant les déjections humaines. Mais voilà, la présence d'autres substances dans nos excréments pose question. Les médicaments et autres les métaux lourds présents dans nos selles n'affecteraient-ils pas les cultures ?

Les excréments seront-ils un jour une richesse prisée ? Ce que l'ONU appelle déjà le « nouvel or noir » questionne.

# SÉRIES MÉDICALES

## « THE GOOD DOCTOR », LA PETITE NOUVELLE QUI ENTEND RENOUVELER LE GENRE

**Après la mythique Urgences, l'inoubliable Dr House et l'éternelle Grey's Anatomy, le genre de la série médicale semble avoir trouvé sa digne héritière.**

**Marie Da Silva**

The Good Doctor, diffusée depuis le 25 septembre dernier sur le réseau ABC, invite une fois de plus les téléspectateurs à enfiler une blouse blanche. Entre prouesses chirurgicales et relations amoureuses au sein de l'hôpital, la série médicale est en passe de devenir un objet télévisuel indémodable.

Cette nouvelle production est signée David Shore, créateur et showrunner de Dr House. The Good Doctor bat déjà des records d'audience outre-Atlantique et s'est rapidement imposée dans l'univers des séries télévisées américaines. La série est suivie par près de 10 millions de téléspectateurs depuis le mois de septembre et fait presque aussi bien que This Is Us et The Big Bang Theory, deux phénomènes du petit écran.

Loin du cynisme de House et de la grosse machine ShondaLand (Grey's Anatomy, Private Practice), The Good Doctor parvient à convaincre par sa simplicité, son honnêteté et son réalisme. Adaptée d'un format coréen du même nom, la série suit les premiers pas d'un jeune chirurgien, Shaun Murphy, atteint du syndrome d'Asperger et du syndrome du savant. Alors qu'il intègre l'équipe du prestigieux hôpital San Jose St. Bonaventure en tant que résident, Shaun doit faire face à la réticence de certains médecins qui remettent en doute ses capacités à communiquer avec les patients. En plus de devoir faire ses preuves, Shaun devra également lutter contre les préjugés.

### Freddie Highmore perce l'écran

Aussi attendrissante que touchante, le succès de la série peut s'expliquer par la (très) jolie performance de Freddie Highmore. Jeune britannique de 26 ans, il s'est notamment fait connaître au cinéma grâce à différents rôles remarqués (Neverland, Charlie et la Chocolaterie, Arthur et les Minimoys) ou plus récemment, au petit écran, en incarnant Norman Bates dans la série thriller Bates Motel. Changement radical de registre avec The Good Doctor : après avoir interprété un serial killer en devenir, c'est sous les traits d'un vrai héros positif que nous retrouvons Highmore. Le public semble s'être lassé des anti-héros politiquement incorrects à l'image de Dr House et a été touché en plein cœur par l'histoire de ce jeune homme au passé tragique.

La prise de parole de l'acteur, son regard et sa gestuelle sont d'une justesse remarquable. L'autisme n'est ici pas utilisé comme un simple élément de fiction mais comme un véritable enjeu pour l'évolution du personnage principal qui parvient à surmonter le regard de ceux qui l'entourent. La candeur de Shaun, sa naïveté et sa difficulté à appréhender et comprendre les normes sociales participent à le rendre un peu plus attachant aux yeux des téléspectateurs. Le pari est amplement réussi



ABC

pour David Shore qui confirme l'intérêt toujours aussi fort du public pour le genre médical. Cependant, c'est bien grâce à Freddie Highmore qui porte à bout de bras une série qui n'a pourtant rien d'original au départ. "Nous embauchons Shaun et nous donnons de l'espoir à ceux qui ont des limites, ces limites ne sont pas ce qu'ils pensent être, ils ont bien une chance ! Nous embauchons Shaun et nous améliorons cet hôpital. Nous embauchons Shaun et nous devenons de meilleures personnes pour cela." - Dr Aaron Glassman.

## «Être différent peut parfois faire la différence»

Malgré sa différence et la méfiance initiale de ses collègues, Shaun est doté de capacités incroyables qui lui permettent de trouver le bon diagnostic à quasiment chaque épisode. Cette figure du génie atypique n'est pas sans rappeler d'autres personnages de fiction tout aussi brillants : Sheldon Cooper notamment, protagoniste principal de la série The Big Bang Theory (CBS). Véritable surdoué, tout laisse à penser qu'il souffre de troubles obsessionnels compulsifs. De nombreux théories de fan avancent également l'idée que Sheldon serait atteint du syndrome d'Asperger, comme Shaun. Ce diagnostic est réfuté par les scénaristes du sitcom, qui définissent son comportement comme simplement "sheldonesque". Plus récemment, la série originale Netflix Atypical, réalisée par Robia Rashid (auteur de How I met your mother), a fait le choix de mettre en scène de façon humoristique le quotidien d'un lycéen atteint de troubles autistiques et de sa famille un peu décalée.

Si certaines scènes de The Good Doctor prêtent à sourire, la série s'éloigne cependant du registre comique. L'handicap du héros permet de le positionner comme une sorte de modèle notamment aux yeux de ses collègues, admiratifs de ses incroyables capacités. L'aspect médical de la série est traité avec le plus de sérieux et de réalisme possible. Bien que les cas extraordinaires et tragiques ne soient pas totalement absents de la série, ils sont moins flagrants que ceux qui surviennent au Grey Sloan Memorial Hospital de Grey's Anatomy, qui a déjà connu une fusillade, des inondations, une tempête ou même une bombe à l'intérieur du corps d'un patient (oui, oui, à l'intérieur du patient). De son côté, The Good Doctor a réussi là où d'autres ont échoué (Heartbeat, Night Shift) : toucher le public américain grâce à la simplicité de son scénario et à son ancrage dans l'actualité, comme lorsque le Dr Claire Brown (Antonia Thomas) est victime de harcèlement sexuel sur son lieu de travail par exemple.

Sans révolutionner les codes de la série médicale, The Good Doctor dépoussière le genre en offrant un objet télévisuel de qualité soutenu par des performances remarquables et appréciables. Le succès de la série ou encore les audiences de The Resident et Code Black montrent bien à quel point le public est friand de séries hospitalières. TF1, déjà diffuseur de Grey's Anatomy, a flairé cette tendance en achetant la série pour une diffusion prévue courant 2018 et en prime-time. ■

*The Good Doctor, David Shore.*
*Saison 1 bientôt diffusée sur TF1.*

# LIRE 1984 EN 2018

**« BIG BROTHER IS WATCHING YOU » répète le gouvernement aux personnages de 1984. Cette expression est aujourd'hui entrée dans le langage courant comme le symbole des atteintes aux libertés fondamentales ou des dérives autoritaires. En 2018, la politique de Donald Trump, la série Black Mirror ou encore certaines émissions de téléréalité font écho au roman de George Orwell de manière inquiétante.**

Clara de Beaujon



Écrite en 1949, cette satire dépeint un monde totalitaire après une guerre nucléaire en 1984 à Londres. Le métier de Winston Smith, le personnage principal, consiste à réécrire des passages d'articles du Times. L'Histoire doit en effet s'adapter, rétroactivement, aux déclarations du Parti. Persuadé qu'une résistance à la dictature est possible, il tentera de se soulever face au pouvoir de Big Brother en rejoignant la Fraternité, organisation nébuleuse terroriste.

## Le novlangue

Parmi les inventions du Parti pour asservir les foules, le novlangue est sans doute la plus terrifiante – et la plus actuelle. Syme, ami de Smith, travaille à l'élaboration de cette nouvelle langue qui modifie et supprime des mots.

> «Syme (…) continua :
>
> - Ne voyez-vous pas que le véritable but du novlangue est de restreindre les limites de la pensée ? A la fin, nous rendrons littéralement impossible le crime par la pensée car il n'y aura plus de mots pour l'exprimer. Tous les concepts nécessaires seront supprimés chacun exactement par un seul mot dont le sens sera rigoureusement délimité.»
>
> _ 1984, éditions Folio, page 79

Supprimer des mots inadéquats avec les idées politiques du pouvoir en place résonne aux Etats-Unis. Donald Trump, en décidant de ne plus utiliser les mots «fœtus», «transgenre» ou «diversité» dans les textes de lois nie ces réalités.

Le philosophe Merleau-Ponty écrit : « Exprimer pour un sujet parlant, c'est prendre conscience. Il n'exprime pas uniquement pour les autres mais pour savoir lui-même ce qu'il vise ». Cette idée de but, de visée est déterminante dans le choix des mots en politique et dans les textes officiels. Quand le président américain décide de ne pas nommer les personnes transgenres ou les diverses origines culturelles de son pays, il rend invisible les enjeux qui entourent les populations. La manipulation de la parole en politique existe, qu'on la déplore ou non, par essence. 1984 établit clairement la dangerosité d'une telle manipulation dans un monde moderne.

## Le télécran

Dans le roman, tous les habitants de Londres, dans la rue mais aussi chez eux, sont surveillés.

> « Le télécran recevait et transmettait simultanément. Il captait tous les sons émis par Winston au-dessus d'un chuchotement très bas. De plus, tant que Winston demeurait dans un champ de vision de la plaque de métal, il pouvait être vu aussi bien qu'entendu ».
>
> _ 1984, éditions Folio, page 13

Cette observation électronique rappelle de nombreuses productions artistiques récentes. Les télécrans sont partout dans la saga Hunger Games. Les habitants sont épiés et épient. Le Capitole transmet ses messages via des copies du télécran.

Dans la série Netflix Black Mirror, et notamment l'épisode « 15 millions de mérites », le spectateur est embarqué dans un monde gouverné par les écrans intelligents, qui s'assurent que les personnages les



Black Mirror, Netflix

regardent. Les exemples pourraient continuer ainsi ; mais la réalité dépasse la fiction.

Loft Story ou Secret Story reprenaient quasi identiquement le concept du télécran. Les candidats entraient de leur plein gré dans un espace clos pour y être observés, surveillés mais aussi commandés par « la voix », invisible maître du jeu. Les ressemblances sont d'autant plus troublantes en apprenant que ces deux émissions sont dérivées d'un concept néerlandais de 1999 de téléréalité appelé… Big Brother.

## Le monde de l'Océania

Le monde totalitaire pensé par Orwell peut être décortiqué, analysé à l'infini comme une satire des totalitarismes européens des années 1930. Mais il agit aussi comme le miroir des failles démocratiques et des dangers de la technologie sur l'Homme. 1984 demeure encore aujourd'hui un livre à lire ou à relire pour garder un regard éclairé sur le monde.

LE FILM CULTE

# « BONNIE AND CLYDE», UN CRI DE LIBERTÉ

**Chaque mois, la rédaction cinéma revient sur un film culte. Premier épisode, entre amour et braquages.**

Romane Segui

1967. Hollywood est encore marqué par l'ère de la censure. Mais les studios tentent de se détacher du code Hays et d'offrir à leur public las un renouveau cinématographique. Devant Bonnie and Clyde, l'identification est alors à son summum et Arthur Penn offre 110 minutes de fantasmes refoulés.

## Un couple idéalisé

Dès la première rencontre des deux héros, le style du film est dévoilé. Un léger oscillement entre grand cinéma hollywoodien classique et influences de la Nouvelle Vague. Au départ destiné aux mains de François Truffaut, c'est finalement Arthur Penn qui manie agilement le couple Faye Dunaway/Warren Beaty. Du haut de sa tour (ou de sa maison), jeune Bonnie se prélasse dans l'ennui. Elle s'approche de sa fenêtre, se penche, dénudée, et aperçoit Clyde, en plein vol de voiture. Elle l'accoste. C'est la voiture de sa mère. Clyde cerne la jeune femme et passe du sourire de l'enfant pris au piège au grand séducteur. Il lui demande de descendre.

Bonnie et Clyde se rencontrent. La fougue passionnée de la première et la révolte sans mesure du second se mêlent. À deux, ils incarnent le couple amoureux rebelle de gangsters le plus envié de l'Amérique, car ils sont aussi le reflet de toute une génération. Celle de la Grande Dépression, qui elle aussi, voudrait choisir la liberté et en jouir inconditionnellement, juste pour échapper quelques jours à l'ennui qui la consume.

## Les Robins des Bois de la Grande Dépression

Après avoir formé le gang «Barrow», Bonnie, Clyde, son frère, Blanche et CW enchaînent les braquages, et le film prend vite la forme d'une course-poursuite hachée de pauses et de scènes qui s'étendent dans la durée. Ce sont des bandits recherchés, classés dangereux. Pourtant, les rôles paraissent vite s'inverser aux yeux du spectateur. Les shérifs et policiers sont les méchants face à cette bande de jeunes qui ne pensent qu'à avancer. Tête baissée, aveuglés par leur besoin d'adrénaline, eux qui restent le symbole de toute une population. Clyde braque les banques, et à cette époque, les banques sont l'ennemi public numéro 1. Aux yeux des fermiers, des familles entières qui se retrouvent sans toits, le gang «Barrow» exprime haut et fort la révolte silencieuse de ces gens qui n'ont plus rien, pas même leur liberté.

Les deux amants scindent en deux la population du fin fond des Etats-Unis de 1930. Les deux côtés sont coupables. Les autorités, d'appliquer cette fatalité qui touche la jeunesse comme elle a gangrené l'esprit des deux protagonistes. Et ces derniers, coupables d'une violence qu'ils ne maîtrisent plus, d'une volonté de vivre qui ne correspond plus au contexte auquel il font face. Le premier meurtre de Clyde est brutal, il tire sur un homme en pleine tête. Mais il est toujours considéré comme un «héros au bon fond» et c'est sa mort que l'ont qualifiera de boucherie. Arthur Penn parvient à faire un coup de maître en créant une atmosphère d'étrange bienveillance autour de ses deux «gosses» qui restent attachants jusqu'a leur dernier souffle.

## Révolte derrière les caméras

À la sortie du film, les avis sont tranchés : le public, jeune surtout, adore. La presse décrit pour sa part la démonstration d'une violence gratuite. Le poids de la censure est encore oppressant et Arthur Penn doit avoir recourt à certaines astuces pour que son film «passe». La violence est idéalisée, allant de paire avec la jeunesse et l'amour. La bande-annonce du film en est une première preuve. Elle présente les deux rebelles en les qualifiant de «jeunes», puis «d'amoureux», et enfin de «tueurs». Le dernier qualitatif ne parait absolument pas comme un vice, ou comme un affrontement à la loi. Le fait de tuer apparait, avant même le début du film, comme une action banale, et en dit long sur le brouillard contestataire, désespéré, de l'époque.

La sexualité est un autre aspect très complexe du film. Elle est sur-connotée dans toutes les scènes de proximité entre les deux amants. Le revolver, la bouteille de coca, l'incapacité sexuelle de Clyde, tout renvoie à des pulsions refoulées. Le sous-entendu est si flagrant qu'il en est doublement efficace. Dans le non-dit, Arthur Penn laisse une page blanche que le spectateur peut remplir de son imagination.



Bonnie and Clyde, Warner Bros



## La course, puis la danse

Le climat du film balance entre scènes d'actions et scènes languissantes. Ces dernières sont les ouvertures qui ramènent comme elles le peuvent vers la réalité. Alors que le couple joue sur un son crescendo, braquant petites épiceries, puis banques et enfin, commettant l'irréparable, le meurtre de Clyde fait basculer leur petite virée en fuite effrénée, qui se terminera elle, en chute superbe. Bonnie et Clyde sont deux enfants pris au piège par leurs actes et creusant leur fossé petit à petit. «Ils avaient l'air sympas. J'irai poser des fleurs sur leur tombe» dit l'un des fermiers. Arthur Penn fabrique leur innocence avec merveille, ne laissant pas une nuance de responsabilité y faire de l'ombre.

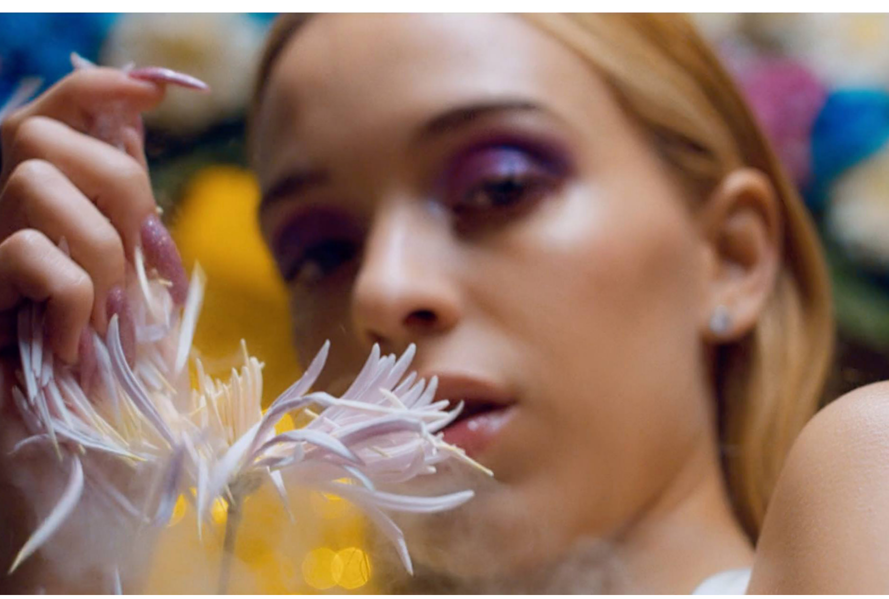
Les seuls moments où Bonnie et Clyde redeviennent adultes sont les scènes où ils ne courent plus. Lorsque Bonnie souhaite revoir sa mère, la scène du pique-nique fait froid dans le dos. Tournée sur un ton sépia, la caméra fait des allers-retours sur les visages graves et fermés. Le réalisateur appuie sur le bouton pause et le feu d'émotions de la course-folle est loin derrière. C'est un énorme contraste qui annonce la dernière scène.

La violence est en effet à son comble, mais d'une beauté inouïe. Les deux gangsters sont trahis. Clyde sort de la voiture pour aider le père de CW. Et alors il comprend, devant ses yeux: les limites de cette liberté qui l'incendiait se tracent. Bonnie lui jette un regard désolé, si doux. Clyde jette son corps sous les balles, vers sa bien-aimée, dans une valse frénétique, qui ne se termine que dans le fond noir de l'écran.

*Bonnie and Clyde, d'Arthur Penn, avec Warren Beatty, Faye Dunnaway, Gene Hackman... (1967)*

REMBOBINONS

# BAD GYAL, À LA CONQUÊTE DU MONDE SI CE N'EST PAS DÉJÀ FAIT



© Elisa Sanchez Fernandez

**Entre les références musicales qui prennent la poussière depuis des décennies et celles qui sortent chaque jour, il est parfois difficile de s'y retrouver et de se construire une culture underground. Chaque mois, Maze rembobine ses cassettes et vous dévoile de nouveaux horizons sonores.**

François Leclinche

Tandis que FACT Magazine hissait Jacaranda comme le meilleur morceau de 2017, Teki Latex me dédicaçait Fiebre lors de son set à la Brasserie Barbès pour le réveillon. Bad Gyal, une jeune artiste espagnole que beaucoup ne cessent d'écouter, et ça tourne à l'obsession tant qu'à la fascination. Découverte par hasard sur YouTube, avec le mélodieux et hypnotique Mercadona, Bad Gyal – à seulement 20 ans, une poignée de vidéos et deux mixtapes au compteur – semble être une artiste déjà complète. Wordwide Angel, sa deuxième mixtape est un projet pop R&b futuriste aux influences reggaeton et dancehall qui va sans aucun doute séduire l$^{2}$e monde entier.

## De Vilassar de Mar à la conquête de l'Espagne

Avril 2016, Alba Farelo lâche sur YouTube Pai, une ré-interprétation en catalan du hit interplanétaire Work de Rihanna qu'elle met en ligne depuis un ordinateur de son université. Cheveux décolorées, t-shirt du PSG, sneakers blanches, Bad Gyal déambule dans les rues de son village natal, Vilassar de Mar, qui est situé près de Barcelone, pour un clip artisanal au charme certain. Il n'en faut pas plus pour que les vues s'accumulent et que presse et bloggeurs espagnols s'en emparent. Un mois plus tard, La Vanguardia, l'un des plus grands journaux nationaux d'Espagne, déclare son amour pour la jeune chanteuse en vantant ses louanges et l'usage du catalan.

Quelques mois plus tard, tout en poursuivant ses études de mode et de stylisme le matin, Alba travaille l'après-midi à la fois dans une boulangerie et pour un opérateur téléphonique afin de financer ses études. En parallèle, Bad Gyal se faufile de plus en plus dans le monde de la musique et bosse sur sa première mixtape Slow Wine, dorénavant installée à Barcelone. Ce n'est pas sans surprise que ses vidéos sont soignées et à l'esthétique impeccable, avec des tenues vestimentaires méticuleusement travaillées qu'on retrouve à la pelle sur son Instagram. Alba ne

cache pas sa fascination pour la mode, en citant Rihanna comme exemple. Elle apprécie beaucoup son travail et la manière dont la pop star mélange design et musique.

## Une pop R&b hybride qui dépasse vite les frontières

En novembre 2016, Alba sort sa première mixtape Slow Wine, qui porte les bases du style musical difficile à définir de la jeune chanteuse. Presse et médias espagnols surnomment la chanteuse de “reine du dancehall” ou encore “reine de la trap catalane”, des qualificatifs qu’elle rejette. En effet, si le dancehall est majoritairement la musique qu’elle préfère, Bad Gyal ne revendique aucunement faire du dancehall afin d’éviter toute appropriation culturelle. Busy Signal ou Vybz Kartel sont ses plus grandes inspirations, qui ont bercé son enfance et se retrouvent dans sa musique. Le son de Bad Gyal s’apparente au son du futur, une pop R&b hybride aux influences dancehall, reggaeton et jamaïquaines. Le tout chanté, rappé, auto-tuné en trois langues : l’anglais, l’espagnol, le catalan. Le style de Bad Gyal est complexe mais plus qu’unique.

Composée de sept morceaux dont l’hypnotique mélodieux et mélancolique Mercadona mais surtout Fiebre, Slow Wine est une excellente première mixtape pleine de sincérité. Mixtape DIY, les productions sont plus que propres et travaillées. Produit par King Doudou qui est notamment connu pour les productions respectives de PNL, Triplego et Ms Nina, Fiebre est un ode à la danse et à la fête. Régulièrement joué par Murlo, Dinamarca ou Teki Latex, ce morceau qui peut être calé dans n’importe quel set grâce à son puissant refrain massif est un véritable hit. Cuissardes noires, ongles longs, créoles géantes, manteau en cuir rouge vif et soutif blanc, provocante, lascive et assumée, Bad Gyal remet le couvert dans le clip de Fiebre. Bad Gyal semble faire ce qu’elle veut à la fois de son corps et de ses tenues, sans pour autant se revendiquer féministe.

Mais c’est littéralement la sortie en mai 2017 de Jacaranda qui propulse Bad Gyal à l’international. Dubbel Dutch, dont on peut souligner le travail en tant que producteur pour Popcaan ou récemment le dernier album de Kelela, est allé voir Bad Gyal directement pour travailler avec elle. En résulte Jacaranda, production calibrée, mélodieuse et terriblement efficace avec Bad Gyal au sommet de son art. Lumières tamisées et colorées, ambiance de fête foraine et twerk à foison, Bad Gyal déclare son amour au dancehall. Il n’en faut pas plus pour que les plus grands médias musicaux comme Pitchfork, The Fader, i-D, FACT Magazine s’emparent du phénomène.

## Internationally

Après avoir entamé une tournée un peu partout en Europe – dont le prestigieux Sonar Festival – ainsi qu’aux États-Unis et la signature avec une maison de production, il est temps pour l’artiste de sortir de nouvelles choses. Pour son deuxième projet, Worldwide Angel sorti le 23 février 2018, l’artiste espagnole fait appel à une solide armée de producteurs qui ont déjà fait leurs armes : Dubbel Dutch, Jam City, Paul Marmota ou encore DJ Florentino.

Le premier single, Blink en collaboration avec le producteur DJ Florentino est un morceau au rythme intense, aux basses rapides et aux mélodies romantiques dont seul DJ Florentino a le talent. Avec la production si reconnaissable de DJ Florentino et le chant auto-tuné de Bad Gyal, en résulte une alchimie si évidente. Le clip floral, esthétique et coloré est une nouvelle preuve que l’artiste espagnole maîtrise tous les contours de son image.

Dubbel Dutch signe une production très orienté reggaeton-futuriste sur Candela, tandis que Bad Gyal rappe sur les joies de faire la fête en toute transparence. Sur Internationally, tout comme le deuxième album de Kelela, Take Me Appart, Bad Gyal fait appel à Dubbel Dutch et Jam City pour un morceau pop-tropical qui aurait sûrement sa place en haut des charts tant il fonctionne. L’artiste espagnole jouit de sa nouvelle notoriété et de sa dimension “internationale”.

Le style musical de Bad Gyal hybride oscille entre une pop futuriste joyeuse à un R&b mélancolique et d’une profonde tristesse. Tra en est l’exemple parfait : à la fois si dansant et si morose, ce morceau a un réel potentiel émotionnel. La répétition si présente du mot “tra” s’apparente à des coups de couteaux tant le charme opère. Le spectre émotionnel qu’on retrouve sur cet album est si large, Realize, et Yo Sigo Iual sont dans la continuité de Tra, des cocktail d’émotions, d’euphorie et de mélancolie. On retrouve Fakeguido sur Tu moto, une balade amoureuse lascive et auto-tunée entre Bad Gyal et son “baby”. Worlwide Angel est résolument différent, plus mature.

Grâce à Slow Wine et Jacaranda, Bad Gyal avait posé les bases de son style musical d’icône en devenir aux influences dancehall et reggaeton assez marquées. Aujourd’hui et sans le savoir, elle affine son statut de pop star en devenir dont l’ascension ne fait que commencer. La pop futuriste de Bad Gyal risque de définitivement conquérir le monde.

# IN GUNS WE TRUST
## L'AMÉRIQUE FACE À SES ARMES À FEU

Clara Lalanne

**Columbine, Virginia Tech, Sandy Hook et maintenant Parkland. Les fusillades de masses meurtrissent l'Amérique depuis de nombreuses années sans que rien ne change. Depuis le mois de février, les lycéen·ne·s du mouvement #NeverAgain se mobilisent donc contre l'inaction politique et la culture des armes, espérant enfin faire changer la loi.**

Parkland, le 14 février 2018. Nikolas Cruz, 19 ans, pénètre dans l'enceinte du lycée Marjory Stoneman Douglas en Floride. Ancien élève de l'établissement, Cruz en a été exclu quelques mois plus tôt pour des raisons disciplinaires. Le jeune homme est atteint de nombreux troubles psychologiques, son comportement erratique a déjà été signalé par plusieurs de ses camarades, et pourtant, il arrive à se procurer légalement un fusil d'assaut AR-15. Autour de 14h30, il entre dans le lycée et déclenche l'alarme incendie. Quand les élèves sortent des salles de classe, il ouvre le feu et tue 17 personnes.

Aux États-Unis, les fusillades se suivent et se ressemblent depuis de nombreuses années. Les réactions à ces drames s'inscrivent désormais dans un schéma routinier, passant de l'émotion à l'oubli comme dans un cycle sans fin. Plutôt que de regarder le problème en face, les responsables politiques se bornent en général à des «prières et pensées» adressées aux familles dans un tweet. Quant aux Américain·e·s gagné·e·s par la peur, ils réagissent toujours de la même façon : en s'armant encore plus, comme en témoigne l'explosion des ventes faisant suite à toutes les fusillades. Et au drame suivant, tout recommence.

Avec Parkland toutefois, les choses semblent avoir changé. Pour ces lycéen·ne·s à qui les prières et les pensées ne suffisaient plus, l'émoi s'est transformé en mobilisation. Et contre toute attente, le mouvement appelé #NeverAgain ne s'est pas essoufflé. Le statisticien Nate Silver a ainsi relevé que contrairement aux fusillades précédentes, « gun control » continuait d'être massivement recherché sur Google quinze jours plus tard. C'est une véritable révolution que l'on doit à de jeunes survivant·e·s appelé·e·s Emma Gonzalez, Cameron Kasky ou Ryan Deitsch.

### #NeverAgain

Le combat de ces lycéens vise un problème structurel et généralisé de violence par les armes. Et en effet, les chiffres parlent d'eux-mêmes. Depuis la tuerie de Columbine en 2003, 150 000 jeunes américain·e·s ont frôlé la mort dans une fusillade de masse - ainsi qualifiée quand elle fait plus de 4 mort·e·s ou blessé·e·s. Comme le révèle le compteur Mass Shooting Tracker, 98 personnes ont déjà été tuées dans ces attaques depuis le début de l'année 2018. Et quant au bilan que dessine l'ONG Gun Violence, il est encore plus sanglant. En l'espace de deux mois, les homicides, les accidents ou encore les interventions policières impliquant des armes à feu ont déjà causé la mort de 2461 personnes. Pas si surprenant quand on sait qu'elles sont 300 millions à circuler actuellement dans le pays - quasiment une par habitant.

Pour stopper cette spirale de drames, les opposant·e·s aux armes à feu militent depuis des années pour changer la loi. Cela pourrait prendre effet de différentes manières : en renforçant les contrôles sur les antécédents psychiatriques, en relevant l'âge minimal d'achat de 18 à 21 ans, ou tout simplement, en limitant la délivrance de permis aux citoyen·ne·s « ordinaires », comme le fait la ville de New York.

Malheureusement, les choses ne sont pas aussi simples. Alors que la Floride était encore sous le choc de la tuerie de Parkland, ses parlementaires ont rejeté une proposition de loi pour interdire la vente et la possession de fusils d'assaut automatiques. Les lycéen·ne·s ont eu beau crier leur désespoir, ils/elles n'ont pas été écouté·e·s par leurs représentant·e·s. Et s'ils ont indéniablement contribué à une prise de conscience, rien ne dit que leurs efforts se refléteront dans la loi. Car aujourd'hui, ils/elles s'attaquent à deux monuments




Don Juan Moore/Getty Images

historiques des États-Unis : la NRA et la culture des armes.

## Guns in America

Le 15 décembre 1791, la grande déclaration des droits appelée Bill of Rights entre en vigueur dans la jeune nation américaine. Elle va modeler pour des siècles la pensée du pays, l'imprégnant du goût pour la liberté, du droit inaliénable au bonheur et de la philosophie de l'individualisme. Cependant, son second amendement a donné naissance à l'une des plus grandes controverses actuelles.

« Une milice bien organisée étant nécessaire à la sécurité d'un État libre, le droit qu'a le peuple de détenir et de porter des armes ne sera pas transgressé. »

À cette époque, le jeune gouvernement des États-Unis d'Amérique n'est pas en mesure de défendre la totalité de son territoire. Posséder une arme pour se protéger apparaît alors simplement comme une nécessité. Nous sommes en 1791, et depuis, rien n'a changé. La Conquête de l'Ouest a continué à forger ce mythe américain et la culture du port d'armes s'est diffusée dans le pays tout entier. Aujourd'hui, le sacro-saint second amendement fait partie de la Constitution américaine, et pour beaucoup, il est une composante indispensable de la liberté individuelle.

Or aujourd'hui, les armes ne sont plus les mêmes. Avec un casier judiciaire vierge, on peut acheter un fusil d'assaut dans la plupart des États du pays. Avoir un permis pour acheter une arme est même plus facile qu'obtenir le permis de conduire. Et pour les plus fervent·e·s défenseur·se·s des armes, il n'est pas question de remettre en cause un droit constitutionnel pour une question de technologie ou de société. Les armes font partie de l'histoire nationale et le droit à se défendre n'a pas à être compromis - même pour le droit à la vie.

Le nombre d'opposant·e·s à cette philosophie a connu ces dernières années une augmentation fulgurante. Selon un sondage de l'Université Quinnipia, 97% des Américain·e·s souhaiteraient aujourd'hui instaurer un contrôle universel des antécédents avant la vente d'une arme. Cependant, le plus puissant lobby de Washington D.C. résiste encore et toujours pour que rien ne change.

## « Sanctuaire de la liberté »

La National Riffle Association est l'une des principales forces politiques de l'Amérique contemporaine. Ce puissant groupe

de défense des armes a placé des pions dans la quasi-totalité des institutions du pays, possède ses propres médias, et rassemble aujourd'hui plusieurs millions d'adhérent·e·s. Au départ, la NRA n'était qu'une simple association de chasseur·se·s et d'amateur·rice·s de tir, créée en 1871. Mais en l'espace d'un siècle, elle s'est transformé en une énorme machine, en un lobby à l'influence démesurée, capable de signer un chèque de 30 millions de dollars à Donald Trump pour qu'il porte ses idées pendant sa campagne présidentielle.

Toutefois, depuis la mobilisation des lycéen·ne·s de Parkland, celui qui se considère comme un « sanctuaire de la liberté » s'est vu abandonné par nombre de ses partenaires. Grâce à la détermination de ces jeunes et à une campagne d'interpellation sur Twitter appelée #BoycottNRA, des entreprises comme Delta, Hertz ou United Airlines ont déclaré ne plus vouloir être associées au lobby. C'est la première fois que cela se produit suite à une fusillade.

Cependant, le puissant groupe d'influence ne souhaite pas voir la réalité en face. Sur Twitter, entre deux photographies d'armes et articles racoleurs de Fox News, il a relayé le message suivant :

« Cela n'effraiera ou ne distraira pas les membres de la NRA de leur mission de défense des libertés individuelles, qui a toujours fait de l'Amérique la plus grande nation au monde. »

Et dans cette phrase repose l'essence de la stratégie de la NRA : décrédibiliser des revendications légitimes en les faisant passer pour des attaques contre la liberté.

## Responsabilité politique

Le vrai problème de l'Amérique, c'est celui de la responsabilité politique. « Les étudiant·e·s luttent contre les armes car les adultes ne le feront pas » ont écrit des lycéen·ne·s du Michigan rallié·e·s à #NeverAgain dans une pétition. En l'espace de quinze jours, ils/elles ont montré plus de courage que les responsables politiques des dernières décennies. Plus de responsabilités, aussi, que le Président lui-même, qui jouait au golf sous le soleil de Palm Beach pendant l'enterrement de l'une des victimes.

Le pouvoir financier et d'influence de la NRA a toujours permis de maintenir une législation favorable à leur « gun agenda ». Même le renforcement des contrôles sur les antécédents psychiatriques, les fameux et si évidents « background checks », n'a jamais réussi à passer les portes du Congrès. Les armes se sont multipliées grâce à une législation permissive, et aujourd'hui, les États-Unis possèdent plus de la moitié du stock mondial en circulation.

Pour Joël Chandelier, maître de conférence à l'Université Paris-8, ces fusillades seraient en quelque sorte devenues des catastrophes naturelles, des évènements que l'on ne peut empêcher. Car après tout, il est plus facile de penser que le problème ne vient pas des armes, mais uniquement des déséquilibré·e·s qui les emploient. « Les armes ne commettent pas les crimes toutes seules » a raillé l'écrivain Frank Miniter sur Fox News. Difficile alors d'argumenter contre cette rhétorique implacable.

Donald Trump, cependant, à la surprise générale, s'est dit favorable à une évolution. Le 28 février, il a proposé de mettre en place des vérifications approfondies des antécédents psychiatriques et de relever l'âge légal à 21 ans pour l'acquisition de certaines armes. Évidemment, les choses sont toujours à double tranchant : pour ne pas se mettre totalement à dos son allié de la NRA, le président a suggéré d'armer les enseignant·e·s dans les écoles, reprenant une des propositions historiques du lobby. Mais c'est déjà un bon début.

Cela voudrait aussi dire que #NeverAgain aurait réussi là où les autres ont échoué avant lui. Les lycéen·ne·s ont allumé la mèche pour un débat durable sur le port d'armes et ont permis de porter la voix de nombreux Américain·e·s jusqu'à la Maison Blanche. Espérons alors que Parkland marquera le début d'un tournant et que les choses continueront d'évoluer dans cette direction.

104 cent quatre paris

direction José-Manuel Gonçalvès

01 53 35 50 00

www.104.fr

festival 6e édition

# séquence danse paris

13 mars > 14 avril 2018

Aurélien Bory

Kaori Ito

Christian Rizzo

Olivier Dubois

Pierre Rigal

Amala Dianor

Ayelen Parolin

Daniela Bershan
et Ula Sickle

Lia Rodrigues
avec les jeunes de la Maré

Dominique Boivin
et Claire Diterzi

Salia Sanou

AragoRn Boulanger
Cie Genôm

Atelier 37.2

Koen Augustijnen
et Rosalba Torres Guerrero

Cie Black Sheep

Raphaëlle Delaunay
et Sylvain Prudhomme

Omar Rajeh
Maqamat Dance Theatre

Gustavo Gelmini,
Renato Cruz
et Cyril Hernandez

Valeria Giuga
Cie Labkine

Sylvère Lamotte
Cie Lamento

Nach

La Fabrique de la Danse

WYNKL

MAIRIE DE PARIS



















# AGEND'HORS FRONTIÈRES DE MARS

**Au mois de mars, l'Agendart se change en Agend'hors frontières. Tout en paradoxe, il brise les frontières en célébrant des musées appartenant au Patrimoine national de plusieurs pays. Dans un monde où les frontières semblent être une notion intouchable à ne surtout pas remettre en question, l'Art est là pour les flouter, les mettre en doute... Dans une idée de multiculturalisme, de partage et d'ouverture d'esprit. Alors, voyageons ensemble !**

## Le Palais du Belvédère // Vienne (Autriche)

Le baiser de Gustav Klimt fait partie de ces tableaux qui, à force d'être copiés, recopiés, re-recopiés un peu de partout, perdent leur caractère initial de chef-d'œuvre. Or, en se retrouvant devant la toile au Palais du Belvédère à Vienne, difficile de ne pas s'émerveiller. Le geste paraît suspendu dans le temps, à la fois unique et universel. Les couleurs parfois criardes des reproductions se révèlent être un mélange de teintes dorées qui donnent du relief à la toile.

Le musée n'est toutefois pas uniquement consacré aux toiles du maître autrichien. Les tableaux de ses disciples et de ses contemporains (Egon Schiele, Edward Munch, Vincent Van Gogh) permettent de prendre conscience de la richesse de son œuvre et son influence, relativement méconnues en France. Les personnages de Klimt semblent souvent absorbés par les matières et les couleurs qui leur servent de vêtements. Les postures des mains, les regards hautains, les bouches entrouvertes, les mentons relevés semblent très actuels... Des images de mode avant l'heure ?

*Informations : Upper Belvedere, Prinz Eugen-Straße 27, 1030 Vienna. Ouvert tous les jours de 9 heures à 18 heures. Nocturne le vendredi jusqu'à 21 heures.*

Clara De Beaujon

En prime, le palais est un édifice somptueux construit au XVIIIe siècle. L'été les jardins sont fleuris et l'hiver, quand la neige virevolte dans le parc, l'ambiance est féerique. - CDB / Maze



## Le Musée National d'Art et d'Histoire du Luxembourg

À 4 heures de Paris, un petit pays qui fait partie de l'histoire de l'Europe : le Luxembourg. 300 000 habitants à Luxembourg Ville, 500 000 dans tout le pays, des chiffres humbles et pourtant une grande histoire. Qui ne se souvient pas du fameux Benelux ? Côté culture, en plein coeur de la ville, le Musée National d'Art et d'Histoire propose de belles collections d'archéologie, de beaux-arts, d'arts décoratifs et populaires, et, plus original, de monnaies et de médailles. Le musée propose des visites en 3D et des nocturnes.

Non loin, la ville de Schengen, qui a donné son nom à Schengen, où on peut aller visiter le musée. Mais surtout où l'on peut s'élever sur la colline qui surplombe la ville afin de voir, en un coup d'œil, d'un côté la Moselle française, de l'autre l'Allemagne, tout en étant au Luxembourg et en pouvant admirer la Belgique si l'on marche un peu. Un véritable endroit hors frontières.

*Informations : lundi fermé, mardi-mercredi 10h-18h, jeudi 10h-20h (17h-20h gratuit), vendredi-dimanche 10h-18h.*

Hortense Raynal

## Le MAMBO : musée cherche financements // Bogotá (Colombie)

Dans le centre de Bogotá, à quelques pas de la chaotique avenue Septima, artère principale de la capitale colombienne, se dresse un bâtiment massif en briques rouges accessible au détour d'un chemin formé de portiques dessinés par l'artiste français Daniel Buren. Fondé en 1953, le Musée d'Art Moderne de Bogotá, plus connu sous le nom de MAMBO, est une attraction culturelle centrale d'une ville devenue un nouvel eldorado pour les amateurs d'art moderne.

Pour autant, le musée a récemment défrayé la chronique pour des raisons toutes autres qu'artistiques. En effet, ce ne fut pas la « prise du MAMBO », une initiative lancée par le musée au début du mois de février ayant invité 12 organisations culturelles colombiennes à s'approprier les lieux, qui l'a placé récemment au centre d'une importante polémique. Le lundi 5 février, de nombreux rolos (habitant.e.s de Bogotá) se sont ainsi interrogés sur les réseaux sociaux sur le sens d'une étrange bannière affichée en grand sur la façade du musée. On pouvait y lire les mots « Se arrienda », « A louer », accompagnés d'un numéro de téléphone mettant en contact les plus curieux avec un agent immobilier ravi d'énoncer les dimensions de ce magnifique bâtiment.

Après une journée au cours de laquelle se sont multipliées les spéculations quant à la vérité se cachant derrière cette affiche, la directrice du musée, Claudia Hakim, a révélé dans un communiqué de presse la raison d'une telle initiative. Cette fausse mise en location n'était pas l'oeuvre d'un.e artiste comme beaucoup semblaient le penser, mais une opération de communication visant à sensibiliser le public sur les difficultés financières, bien réelles, du MAMBO. Si elle a essuyé de vives critiques à la suite de cette action, la stratégie a porté ses fruits, puisque le MAMBO était sur toutes les lèvres dans les jours qui ont suivi sa prétendue mise en location.

Espérons que la polémique aura le mérite d'attirer de nouveaux investisseurs, ainsi que de nombreux visiteurs qui pourront profiter de la collection permanente de qualité qu'héberge le musée et qui réunit les artistes les plus connus du continent latino-américain, et des diverses expositions temporaires et activités culturelles organisées tout au long de l'année. Le MAMBO accueillera notamment à partir du 10 mars et jusqu'au 27 mai 2018 la performance de l'artiste colombienne Maria José Arjona, « Hay que saberse infinito », qui inclura de nombreuses photographies et oeuvres sonores, dans le but d'éveiller chez le spectateur une sensation d'infini.

*Informations: lundi fermé, mardi - samedi : 10h-18h, dimanche et jours fériés : Midi - 17h. Calle 24 #6 - 00, Bogotá (Colombia)*

Paul de Ryck

Rendez-vous à Lisbonne, où le Museu da Arte Popular expose un artiste bien atypique du XXème siècle : le hollandais Maurits Cornelis Escher. A la fois architecte, scientifique, dessinateur, Escher ouvre un volet sur un art qui lui est propre. Connu pour ses gravures de bois, ses lithographies ou encore ses trompes-l'oeil, le crayon d'Escher est complexe et amène parfois à une réflexion sur le dessin en lui-même et non plus sur ce qu'il représente seulement.

M.C Escher s'inspire de ses voyages en Italie où il réalise une séries de paysages nocturnes. La force du détail architectural perce la feuille et démontre cette maîtrise incroyable de la perspective. Le deuxième voyage décisif pour l'artiste : en Espagne, où M.C Escher est envoûté par les mosaïques de la Grande mosquée de Cordoue. Son style en sera définitivement changé et l'artiste insère cette notion de trompe-l'œil et d'occupation de l'espace dans ses futures œuvres.

Escher parvient à fusionner l'identité de l'architecte, du mathématicien et de l'artiste et offre une fresque de paysages et constructions complexes qui inspireront toute une génération apte à développer cette vision moderne du monde. ■

*L'exposition se terminera le 27 mai 2018*

Romane Segui

Art

# MUSIQUE EN BREF

Adam Garner, Noémie Villard, Caroline Fauvel et Louise Solal

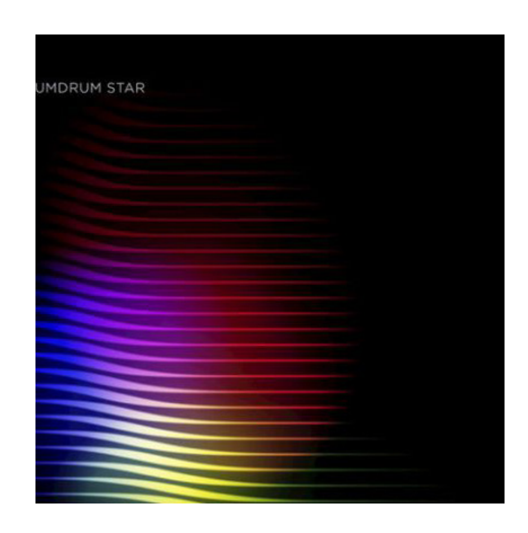
## Bagarre – CLUB 12345

La force de Bagarre reste incontestablement son énergie et sa diversité, ce groupe parisien à cinq têtes laisse libre cours aux envies de chacun de ses membres et c'est une véritable leçon sur l'intérêt de la collaboration et du partage que d'écouter le résultat. Alors pour ne citer aucun genre musical, on parlera plutôt d'un lieu : le club.
La première fois que nous avons rencontré les membres de Bagarre pour un entretien au sujet de la sortie de leur premier EP, nous avions soulevé la question du genre musical auquel ils s'identifient. Ce à quoi, faute de pouvoir réduire leur approche musicale sous un seul genre, ils nous avaient répondu que "Musique de Club" est peut être l'expression qui illustre le mieux leur style musical. Avec la sortie de CLUB 12345, l'expression prend tout son sens, "musique de club". Il faut la voir comme la promesse d'un cocktail contenant en lui toutes les sensations, tous les rythmes et toutes les histoires du club. Écoutez ou réécouter CLUB 12345 comme si cet album était une longue sortie en boîte de nuit : ça commence toujours par l'ivresse, le trop plein d'énergie ! Puis viennent les premières pensées un peu trop sérieuses pour le club qui nous invitent à reprendre un verre... et enfin de l'amour, beaucoup d'amour pour soi-même, pour les autres.
Sortie : 23 février 2018




## GoGo Penguin – A Humdrum Star

Après l'excellent Man Made Object de 2016, le trio de jazz mancunien revient avec un quatrième album. Le piano mène toujours la danse et a la part belle avec un rôle central dans les mélodies puissantes et dans les cycles de chaque titre. Le toucher n'est pas sans rappeler celui de Tigran Hamasyan, pianiste arménien de très grand talent. GoGo Penguin, au nom tout aussi étrange que leurs acolytes Mammal Hands ou encore BadBadNotGood, offre un jazz qui lui est propre, entre héritage des plus grands et dernière innovation en matière d'électro. Rythmes entraînants et toujours surprenants, mélodies marquées et envoûtantes, A Humdrum Star est un délice auditif.
Sortie : 9 février 2018
Coups de coeur : Raven, Bardo




## L'Impératrice – Matahari

Vanille Fraise, Sonate Pacifique, Agitations Tropicales... Ces singles vous disent probablement quelque chose. Aucun doute, 2018 est bien l'année de l'Impératrice. Après une incessante montée en flèche depuis 2016, le groupe parisien confirme son statut de sultan de la pop-électro française. Matahari témoigne d'ores et déjà d'une expressive maturité, avec des choix affirmés, orchestrés en partie par Eumir Deodato. Des effervescences rythmiques qui nous transportent et accompagneront la saison estivale à venir. L'Impératrice sera d'ailleurs prochainement en tournée, notamment au festival Cabourg Mon Amour, ainsi que lors de la très attendue première édition du festival Biarritz en été.
Sortie : 2 mars 2018
Coup de coeur : Matahari



## Roméo Elvis et Le Motel – Morale 2luxe

Le 16 février dernier, Morale 2, le dernier projet de Roméo Elvis et de son fidèle producteur Le Motel, faisait peau neuve avec une version 2luxe très généreuse. En effet, le duo divulguait dix morceaux inédits et une version remixée de Drôle de question. Restée intacte, l'alchimie entre Roméo et Le Motel ne cesse de transparaître. Avec ses beats profonds et posés, l'instrumental se marie toujours aussi bien avec le flow nonchalant et spontané du rappeur.
Icône générationnelle, Roméo Elvis se livre à une autocritique parfois attachante, souvent désabusée. Pour lui, créer, c'est faire des « murs de textes » et des « purs de verte » (Dessert). Ainsi, le rappeur peint ses conflits internes voire moraux. Peut-être plus efficace qu'une psychanalyse, rapper devient une activité sublimatoire. L'artiste confesse ses pannes d'inspiration, ses problèmes d'acouphènes ou encore sa jalousie pathologique : « C'est une maladie, à cent pour cent, j'vais me délivrer, vrai / En remplissant des livrets » (Jaloux).
Loin de se complaire dans un lyrisme juvénile, Roméo Elvis déferle d'énergie. L'art de raconter son histoire ou celle de « Samy » par exemple provient avant tout d'une maîtrise rythmique vivifiante. S'assurer de faire bouger les têtes et la foule, c'est bien le projet du rappeur, grand amoureux de la scène. Impatient, Roméo avoue ainsi vouloir « passer tout de suite au dessert » (Dessert).
Sortie : 16 février 2018
Coup de cœur : Strauss & Paillettes




## Dita Von Teese et Sébastien Tellier - Dita Von Teese

Sébastien Tellier signe une collaboration avec Dita Von Teese à la fois inattendue et réjouissante. En effet, le hasard de cette rencontre constitue une métamorphose exaltante, incluant les textes de Sébastien Tellier dans un registre encore plus sensuel que celui qu'il développait jusqu'ici. Le glamour de Dita Von Teese est transcrit par une voix de velours, efficacement magnifiée par les arrangements sonores feutrés et toujours aussi maîtrisés comme Sébastien Tellier a toujours su les faire au cours de sa carrière. Dita Von Teese est une délicate ode à la femme et à la volupté, qui n'est pas sans nous rappeler son album Sexuality sorti il y a maintenant 10 ans.
Sortie : 16 février 2018
Coups de coeurs : Sparkling Rain, Bird Of Prey



# LA RUCHE QUI DIT OUI !
## CIRCUITS COURTS ET RESPECTUEUX

**Consommer mieux, et de saison, d'accord. Mais comment on fait ? La porte-parole de l'association la Ruche qui dit Oui !, Hélène Binet, répond à nos questions.**

Marie Puzenat



Depuis le 1er janvier 2018, plus de 70 000 camions transportant des fraises andalouses ont traversé la frontière franco-espagnole pour rejoindre Perpignan, plaque tournante depuis laquelle les fraises, produites dans des conditions douteuses, à grand renfort de pesticides interdits, sont envoyées dans toute l'Europe. Consommer local et de saison n'est pas encore à l'ordre du jour pour tous, et ce malgré tous les signaux d'alerte présents. Il ne faut pas pour autant perdre espoir, car au milieu du chaos de l'agriculture intensive, apparaissent des entreprises qui ont à cœur de redonner au producteur et aux aliments produits dans le respect de la terre leur juste place dans la chaîne de la consommation. La Ruche qui dit Oui ! en fait partie, et c'est aujourd'hui Hélène Binet, porte-parole, directrice éditoriale et responsable de ruche, qui répond à nos questions.

**Pouvez-vous nous raconter la naissance de La Ruche qui dit Oui ?**

Au commencement de l'aventure, les cofondateurs Marc-David Choukroun et Guilhem Chéron partageaient la certitude que personne ne peut mieux organiser les circuits courts que les citoyens eux-mêmes. Cependant, il manquait un outil simple mais suffisamment puissant pour développer un réseau de communautés d'achat direct aux producteurs locaux. L'idée de départ était de permettre à tout un chacun d'accueillir chez lui des groupements de producteurs. Ils ont donc décidé de développer une plateforme en ligne utilisable par tous. Dans cet esprit, la première Ruche a ouvert ses portes dans la petite bourgade du Fauga près de Toulouse. Rapidement, le modèle s'est ouvert à d'autres typologies de lieux comme les salles communales, les cafés, les écoles, les fermes…

**Quelles sont les valeurs de La Ruche qui dit Oui ?**

La transition d'abord, car c'est avant tout vers un système alimentaire juste que l'on souhaite aller. La coopération ensuite, car le projet ne serait rien sans les producteurs et les responsables de Ruches qui

travaillent main dans la main. La transparence aussi, car à la Ruche nous avons fait le choix d'afficher le revenu versé aux producteurs (plus de 80 % du prix de vente leur revient directement). L'innovation enfin, car le service repose sur une plateforme web performante qui a su tirer profit des nouvelles fonctionnalités technologiques.

**Combien de ruches comptez-vous à présent au sein du réseau ?**
En 6 ans, nous avons ouvert 850 Ruches en France et près de 1200 à travers l'Europe (Belgique, Allemagne, Royaume-Uni, Italie, Espagne, Pays-Bas, Suisse et Danemark). Après 6 ans d'activité, plus de 8000 producteurs ont rejoint le réseau et 1,5 million de personnes sont inscrites sur la plateforme.

**Quels sont les critères à remplir pour faire partie d'une ruche, et pouvoir vendre ses produits dans le circuit ?**
Tout le monde peut rejoindre une Ruche de manière gratuite et sans engagement. Il suffit d'aller sur le site internet, de se créer un compte puis de rejoindre le point de distribution le plus proche de chez soi et, hop, le tour est joué !

Côté producteur, l'exploitation doit être installée dans un rayon de 250 km du point de distribution et toutes les informations concernant la ferme doivent être données de manière transparente. Ensuite, il faut remplir une demande d'ouverture de compte où tout un tas de documents est demandé afin de vérifier que tout est en règle.

**En tant que responsable de ruche, en quoi consiste votre travail ?**
Le rôle du responsable est de fédérer et d'animer sa communauté de producteurs et de membres. C'est un travail de chef d'orchestre. Il faut d'un côté chercher de nouveaux producteurs, de l'autre animer les distributions, organiser des événements, bref, rendre cette communauté joyeuse et active. Le rôle des responsables de ruche est aussi de faire se rencontrer deux mondes qui se sont trop longtemps tournés le dos : le monde de ceux qui mangent et le monde de ceux qui produisent. Rapprocher la ville et la campagne, en quelque sorte.

**Quels sont les objectifs de l'entreprise pour les années à venir ?**
L'objectif est de démocratiser encore un peu plus l'accès aux produits locaux de qualité en optimisant la logistique. C'est pour cela que nous nous apprêtons à lancer "Mini ruche", un service de livraison seul ou à plusieurs afin de permettre à chacun de manger mieux et manger juste, juste en bas de chez soi.

**Comment décririez-vous l'agriculture mondiale actuelle ?**
Aujourd'hui, l'agriculture est en tension dans deux directions parfaitement opposées : la monoculture toujours plus intensive et gourmande en produits chimiques d'une part, et l'agriculture biologique ou raisonnée, respectueuse de l'environnement, des animaux et des hommes de l'autre. Malgré une forte prise de conscience écologique ces dernières années, il semblerait que l'agriculture agro-industrielle ne prenne pas en compte les enseignements que la nature tente de nous inculquer.

**Quel est l'avenir de l'agriculture locale et biologique ?**
Agricultures locale et biologique n'ont pas les mêmes contraintes. L'enjeu principal de l'agriculture locale est repenser les circuits logistiques pour démocratiser la vente directe. Plusieurs études montrent que le local est perçu comme le plus important gage de confiance pour les consommateurs. Si l'agriculture locale réussit à relever ce défi, elle connaîtra sans doute un essor fulgurant dans les prochaines années. L'agriculture biologique est, quant à elle, devenue tellement attractive ces dernières années que la production a presque eu du mal à suivre. Quand on voit qu'elle représente près de 5 % des surfaces agricoles cultivées en France, on se rend bien compte que c'est plus qu'un effet de mode. Avec l'appauvrissement des sols et la raréfaction des fertilisants comme l'azote chimique (issu du pétrole) et le phosphore, l'agriculture traditionnelle va rapidement montrer ses limites et perdre en productivité, ce qui laissera de la place à l'agriculture locale et biologique.

**Quelle serait la solution pour changer le cours des choses ?**
Il faut redonner du sens à notre consommation. Manger est un acte aussi quotidien que politique. Une pratique banale aux répercussions globales. Trois fois par jour, nos menus ont un impact sur le climat, l'emploi, l'aménagement du territoire ou la santé. S'ils concentrent une grande partie des problèmes de notre société, ils peuvent aussi se transformer en solutions durables pour peu que l'on veuille bien prendre le mal par la racine. Il faut redonner le pouvoir aux citoyens de changer le monde avec leur fourchette. Comment ? En leur donnant accès à de l'information, en privilégiant les programmes d'éducation à l'école et en rendant les circuits courts toujours plus accessibles.

**Que pourraient faire les citoyens, à leur niveau ?**
Nos leviers d'action résident dans le bon sens commun. Il faut pouvoir savoir ce que l'on met dans notre caddie, connaître les impacts de nos choix de consommation. C'est en faisant confiance aux produits sans liste d'ingrédients à rallonge, en préférant les labellisations responsables ou en se renseignant sur la provenance que l'on sera amené à faire les bons choix. L'arme la plus puissante qu'ont les citoyens n'est rien d'autre que de choisir en conscience ce qu'ils consomment. Rappelons-nous, le pouvoir est dans nos assiettes !

# APPROPRIATION CULTURELLE
## OÙ EST LA LIMITE ENTRE PARTAGE ET VOL ?

**L'appropriation culturelle domine les débats de société, tant sur les réseaux sociaux que dans la presse conventionnelle. Le sujet est abordé et légitime, mais que renferme vraiment ce terme aux contours parfois très flous ?**

Marie Puzenat et Sofia Touhami

Pour commencer simplement, il nous faut d'abord établir une définition unanimement acceptée. L'appropriation culturelle est un emprunt réalisé par un groupe dominant sans respect ni reconnaissance de la provenance de l'élément qu'ils dérobent. Si la définition précédente suffisait à résumer le problème, on en aurait vite fait le tour. Mais ce n'est pas le cas, car l'appropriation culturelle est dépendante d'un facteur émotionnel propre à chaque groupe pillé.

Même si ce n'est pas l'avis de tout le monde, à notre sens, la culture se partage, se transmet, et c'est dans ce grand mélange que réside toute sa beauté. Il faut simplement veiller à comprendre l'origine des faits, attitudes, vêtements et rituels que l'on utilise. Le respect disparaît là où la culture censée être mise à l'honneur n'est pas justement honorée. Kiddy Smile, «l'enfant terrible» du voguing, en parle dans des termes simples et avec une décontraction déconcertante, dans son interview avec Mouloud Achour, pour Clique. En effet, le voguing - un style de danse urbaine et mouvement LGBT, né dans les années 70, et réunissant les drags queens afro et latino américaines qui subissaient le racisme de leur propre communauté - a subi de nombreux emprunts, dont la plupart n'ont pas été respectueux. Alors que Mouloud Achour mentionne que le duck walk, très caractéristique du voguing, a été empruntée par Beyoncé, celui-ci réplique : «Il n'y a pas qu'elle. Tout le monde a volé, tout le monde s'est servi. Quand c'est noir et que c'est bon, tout le monde se sert.» C'est à ce moment précis que les choses auraient pu dégénérer. Mais avec beaucoup de simplicité, il ajoute : «Quand tu empruntes à une culture, ce n'est pas gênant du moment où tu redonnes à la communauté.» Ces paroles pourraient elles être la solution à la question de l'appropriation culturelle ? Encore une fois, la question n'est pas si simple.

Comme souvent, une thématique gagne en audience et en notoriété lorsqu'elle est portée par la très controversée communauté d'activistes qui peuple internet. Il est louable de s'insurger lorsqu'une atteinte manifeste est faite à l'histoire et l'identité d'un groupe, mais il y a des façons appropriées d'agir. Les réseaux sociaux peuvent être le théâtre de prise de conscience, d'ouverture au monde, de création. Mais force est de constater qu'en ce même lieu, le pire est tout aussi susceptible d'arriver. Les allergiques au multiculturalisme déversent leur haine dès qu'on reproche à quelqu'un de pratiquer l'appropriation culturelle, sous couvert d'arguments vaseux comme "l'oubli de mentionner la provenance" ou "l'hommage anonyme".

Malheureusement, il existe aussi des réactions épidermiques, irritées et irritantes de l'autre côté du débat. En effet, les défenseurs s'emportent parfois, voire souvent, voire très souvent. Il est devenu difficile de démêler le vrai du faux, tant certains voient de l'appropriation culturelle là où il n'y en a absolument pas. Et clamer publiquement que l'on refuse de voir du vol dans une situation donnée place dans une situation des plus délicates ; celle de subir les foudres d'une communauté sur les dents sans savoir comment réagir. La question est légitime et épineuse ; comment répondre calmement à un groupe socio-culturel qui en a assez qu'on le bafoue et qu'on le traîne dans la boue, sans pour autant abandonner ses convictions personnelles et trouver que parfois les revendications vont trop loin ? L'interpellation sur Instagram d'Amandla Stenberg à Kylie Jenner sur le fait qu'elle ne profite pas de sa notoriété et du succès de ses cheveux tressés pour communiquer sur les violences policières ou le racisme envers les noirs américains, est elle justifiée ? Marc Jacobs a-t-il le droit de s'approprier l'invention des bantu

knots par le simple fait que lui les appelle des “mini buns” ? Quand des scandales de ce genre frappent, la plupart des utilisateurs des réseaux sociaux tombent des nues, et découvrent une histoire, un passé - souvent douloureux et chargé - derrière des tendances qu’ils adoptaient en toute innocence, sans connaissance de cause, mais sans non plus penser à mal. Alors que la frontière entre le respect d’une culture et son bafouement est ténue, comment agir ?

L’appropriation culturelle est intimement liée au phénomène de racisation. Même si ce terme ne renvoie à aucune réalité biologique, il n’en reste pas moins utile pour décrire les agencements sociétaux où un groupe est rabaissé à des traits caractéristiques grossiers censés donner une description exhaustive d’une race. Longtemps subie, la racisation est aujourd’hui devenue une arme de défense et un cri de ralliement. Plutôt que d’être réduits à la condition de noirs ou d’arabes, les racisés revendiquent leur différence, ils en sont fiers, et ils ont raison de l’être. Comme tout mouvement qui se construit, une bande racisée cherche à définir les frontières de son identité pour pouvoir mieux contre-attaquer. C’est ici que l’appropriation culturelle prend tout son sens. Jusqu’où peut-on clamer une propriété absolue sur un élément caractéristique ? Est-ce bien raisonnable de tout associer à une race, vaille que vaille ? La tentation d’avoir la garde exclusive sur un attribut est grande, surtout quand l’histoire du peuple en question est marquée par le pillage, le manque de respect, la disgrâce, l’humiliation coloniale. Cependant, le jeu n’en vaut pas toujours la chandelle, certaines batailles ne valent peut-être pas la peine d’y dépenser autant d’énergie.

Bienveillance, ouverture d’esprit, partage, respect, et une remise en question quotidienne, voilà peut être les éléments dont nous avons besoin pour faire face à cette question, aussi passionnante et complexe soit elle.



María Fernanda Callejón Ferrer pour Maze Magazine

ÉDITO MODE

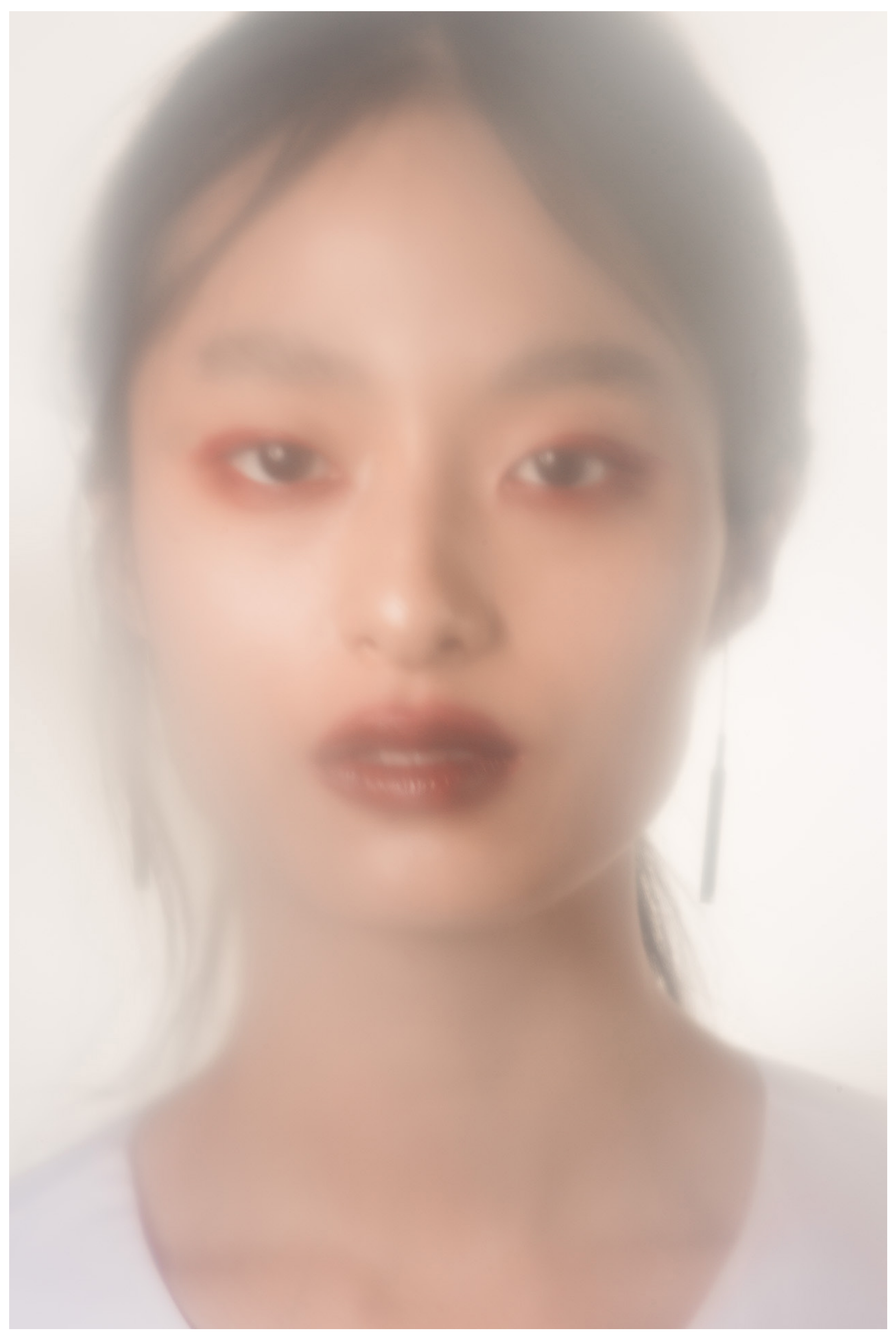
# OPIUM

Objet de désir, le vêtement fascine autant qu'il transgresse. Des grandes maisons de couture aux créateurs innovants, il est polymorphe, se transforme et se renouvelle sans cesse pour définir ce vaste monde de la mode. Mode, oui, mais pas n'importe laquelle. Ici, elle est celle qui pose son regard sur notre société mais qui la fait également fantasmer. Et qui de mieux que la photographie pour raconter son histoire ? Ou plutôt devrait-on dire ses histoires. Intimement liés, les deux arts cohabitent et se nourrissent mutuellement. À peine remis de la Fashion Week parisienne, Maze se lance à son tour dans l'aventure en vous présentant son premier éditorial.

**Photographie :** Juliette Alhmah et Antoine Clauzier
**Assistant lumière :** Jérôme Cortie
**Assistante numérique :** Sara Krzyzaniak
**Stylisme :** Maud Darbois
**Assistant stylisme :** Geoffrey Mingot
**Make-up :** Virginie Lacoste
**Hair :** Ophélie Crommar Heurtault
**Model :** Bella from City Models
**Making-of :** Jeremy Attali



Chemise à manches courtes VINTAGE, Pantalon large à fentes KENTA MATSUHIGE



Top blanc KENTA MATSUHIGE, Boucles d'oreille TROIS GRAINS



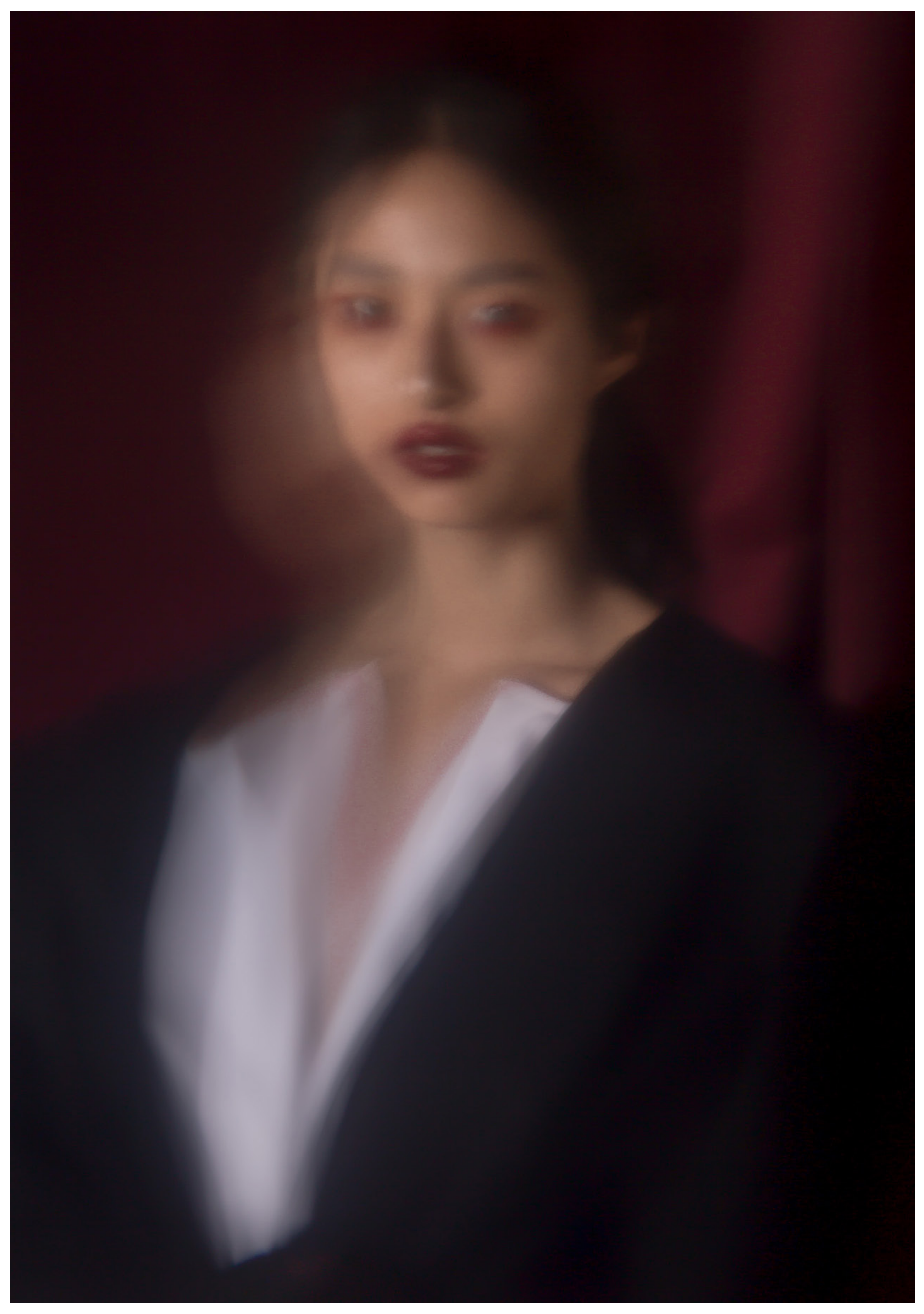
Chemise à manches courtes VINTAGE, Pantalon large à fentes KENTA MATSUHIGE



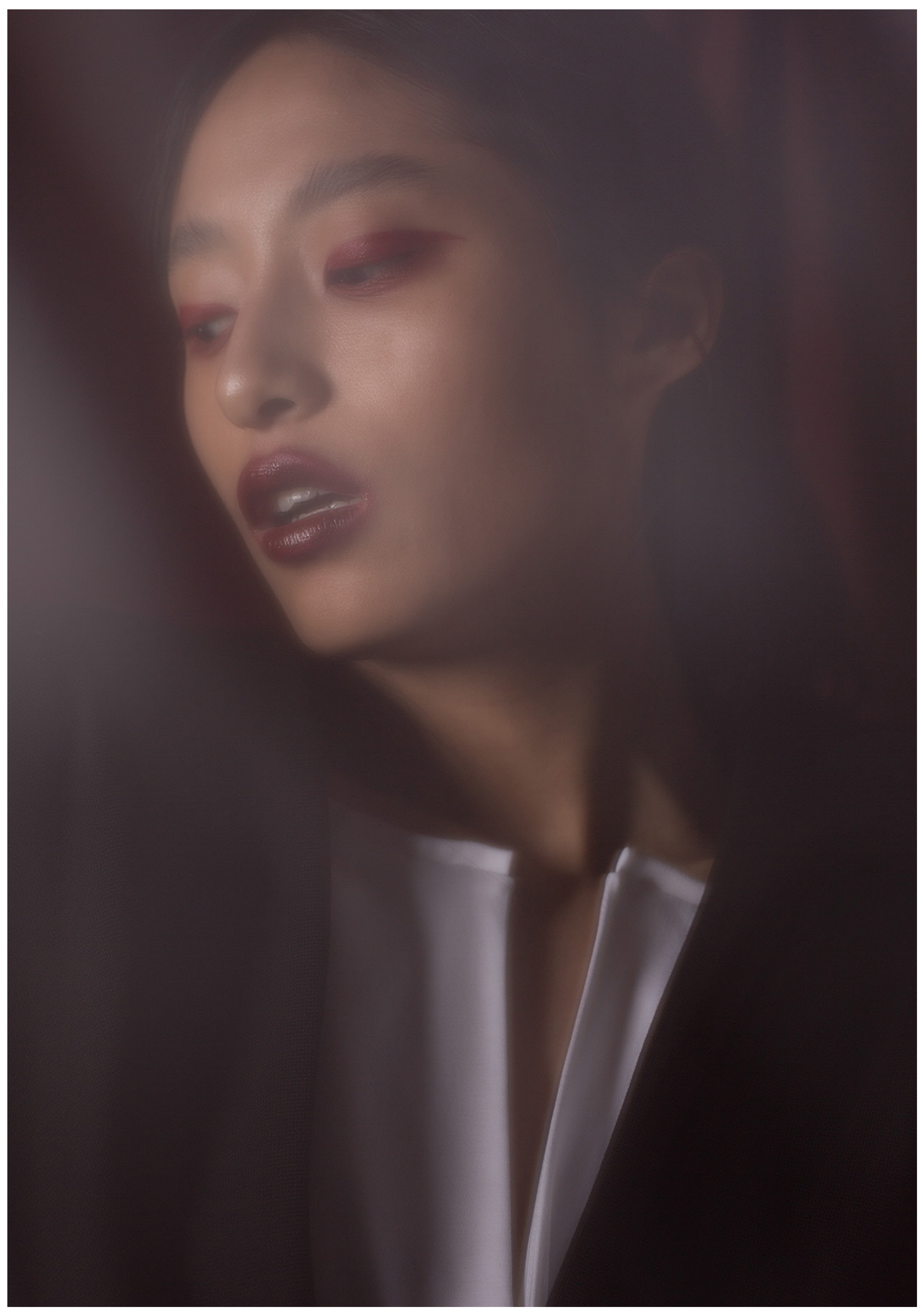
Top blanc KENTA MATSUHIGE, Ceinture bandeau ATELIER NEUTRE,
jupe longue MELANGE, boucles d'oreille TROIS GRAINS



Top blanc KENTA MATSUHIGE, ceinture bandeau ATELIER NEUTRE, jupe longue MELANGE, boucles d'oreille TROIS GRAINS



Veste kimono ATELIER NEUTRE, Robe KENTA MATSUHIGE, jupe plissée AGNES B., bague GRATTERY



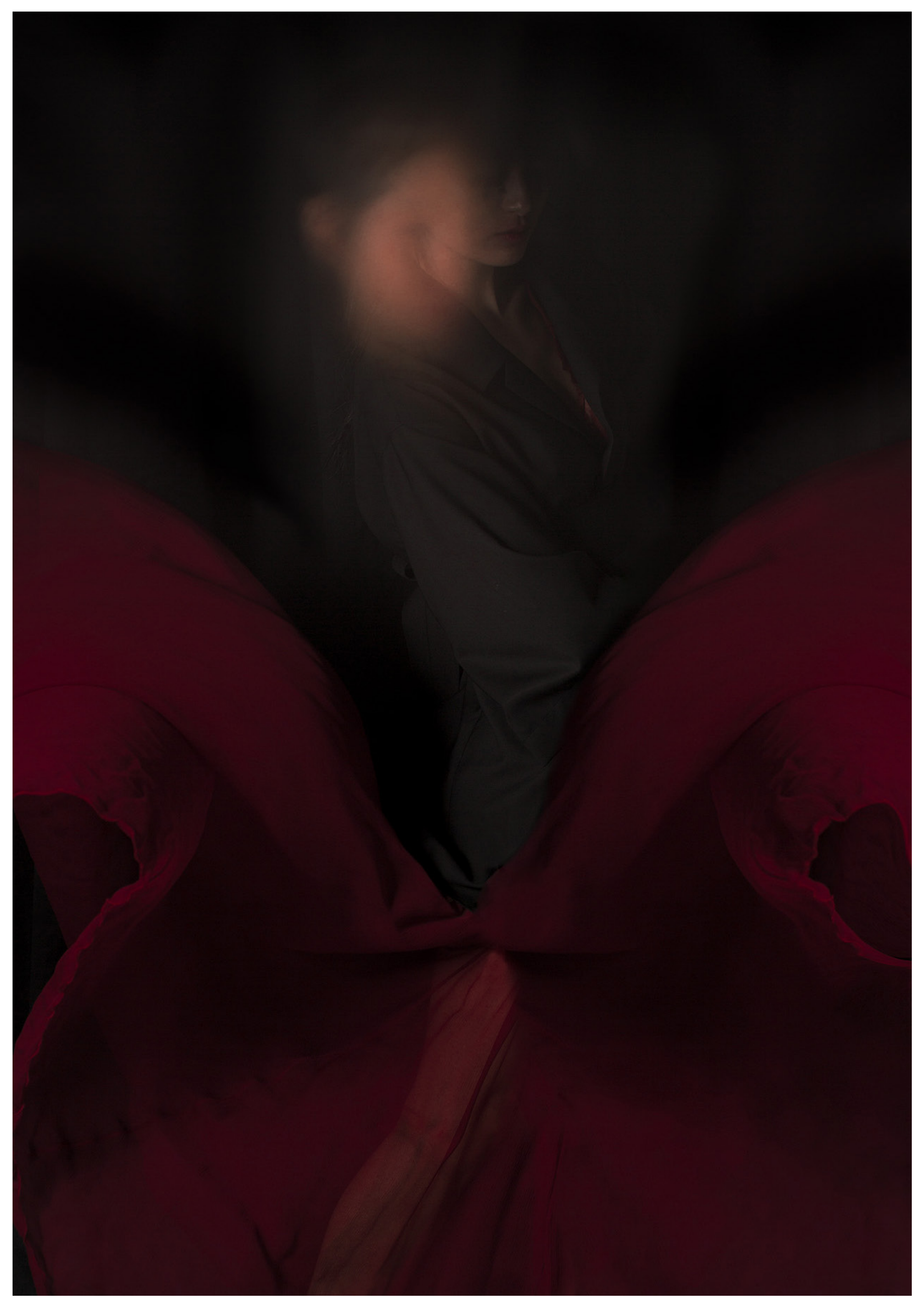
Veste kimono ATELIER NEUTRE, Robe KENTA MATSUHIGE, jupe plissée AGNES B., bague GRATTERY



Robe-chemise froncée GEOFFREY MINGOT, boucles d'oreille TROIS GRAINS



Chemise à manches courtes VINTAGE



Chemise à manches courtes VINTAGE, Ceinture bandeau ATELIER NEUTRE,
Robe voile GEOFFREY MINGOT, Bague GRATTERY, Bracelet TROIS GRAINS




Pourquoi pas vous ? maze.fr/recrutement

Directeur de la publication
Directeur de la rédaction
Baptiste Thevelein

Directeur-adjoint de la rédaction
Kevin Dufrêche

Secrétaire générale de la rédaction
Astrig Agopian

Directrice artistique
Christelle Perrin

Directrice de la communication
Sofia Touhami

Pôle communication
Zoé Louvard
Mathilde Hamel
Marie Da Silva
Estelle Meulet
Mélanie Nguyen
Roxane Thébaud
Fanny Rochelet

Rédaction en chef des rubriques
Paul De Ryck, actualité
Noémie Villard, musique
Diane Lestage, cinéma
Mathieu Champalaune, littérature
Dorian Le Sénéchal, écrans
Hortense Raynal, art
Marie Puzenat, style

Secrétariat de rédaction
Marion Bothorel
Eloïse Bouré
Sarah Francesconi
Clara Gabillet
Lisa Guyenne
Emma Henning
Justine Madiot

Rédaction
Adam Garner | Adam Khemila | Agathe Hugel | Alénice Legoux | Alice Monnery | Anthony Biart
Antoine Demière | Antoine Gondeau | Astrig Agopian | Bénédicte Toullec | Benoît Michaëly
Camille Aujames | Camille Bluteau | Caroline Fauvel | Cassandre Tarvic | Charlène Ponzo
Charlotte Jouhanneau | Chloë Braz-Vieira | Claire Lepoutre | Clara de Beaujon | Clara Gabillet
Clara Lalanne | Clémence Thiard | Eloïse Bouré | Elsa Mahi | Emmanuelle Babilaere
Éponine Le Galliot | Fanny Rochelet | François Leclinche | Garance Philippe | Hortense Raynal
Hugues Marcos | Jade Roger | Jessim Belfar | Johanna Koyanvale Tormo | Johanne Lautridou
Jules Azelie | Julia Prioult | Justine Madiot | Kristina Azaryan | Lara Baranowski
Lauranne Wintersheim | Lisa Boquen | Lisa Guyenne | Lisha Pu | Loris Prestaux | Louise des Places
Louise Solal | Louison Larbodie | Lucas Nunes de Carvalho | Manon Vercouter | Marie Da Silva
Marie Daoudal | Marion Bothorel | Marion Danzé | Mathieu Auduc | Mathieu Champalaune
Mathilde Musset | Mélanie Nguyen | Nicolas Renaud | Noa Coupey | Pauline Lammerant
Phane Montet | Romane Segui | Roxane Thébaud | Sarah Francesconi | Solène Lautridou
Sophie Rossignol | Soraya Jegouic | Thomas Frénéat | Toscane Jourde | Vianney Loriquet
Victor Costa | Victoria Stampfer | Zoé Louvard | Zoé Thibault

Mise en page et conception graphique
Christelle Perrin | Solène Lautridou

PHILHARMONIE DE PARIS

MUSÉE DE LA MUSIQUE

# Daho l'aime pop !

## La pop française racontée en photos

*Exposition du 5 décembre 2017*
*au 29 avril 2018*

Culture

MAIRIE DE PARIS

CITÉ DE LA MUSIQUE
PHILHARMONIE
DE PARIS

PHILHARMONIEDEPARIS.FR 01 44 84 44 84 Ⓜ Ⓣ PORTE DE PANTIN

